

Le libertaire

Administration : PIERRE LENTENTE
9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10^e)

QUOTIDIEN ANARCHISTE

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

Rédaction : ANDRÉ COLOMER
123, Rue Montmartre, PARIS (2^e)

ABONNEMENTS

POUR LA FRANCE : Un an... 80 fr. Six mois... 40 fr. Trois mois... 20 fr.
POUR L'ÉTRANGER : Un an... 112 fr. Six mois... 56 fr. Trois mois... 28 fr.
Chèque postal L'Anarchiste 656-02

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

Nous ne voterons pas et voici ce que nous ferons

Les anarchistes sont contre les lois, toutes les lois, et ne participent à la confection d'aucune d'elles.

Ils sont contre les parlements, tous les parlements, et ne prêtent point leurs épaules pour y introduire les candidats en mal d'arrivisme.

Nous serons quand même « candidats »

Nous voulons profiter de la période électorale pour faire notre propagande abstentionniste ; et aux candidats multicolores qui essaieraient de piper, par toutes sortes de mensonges, les suffrages des gogos d'électeurs nous opposerons des candidats fictifs afin d'avoir gratuitement droit aux préaux des écoles pour faire nos réunions, aux panneaux pour apposer nos affiches exonérées du timbre si coûteux.

Nous aurons des « candidats » pour la frime, afin d'accomplir beaucoup de besogne anarchiste avec le moins de frais possible.

Des décisions

Le Comité d'Initiative de l'Union Anarchiste, d'accord avec celui de la Fédération Parisienne, a pris, mardi soir — à la demande d'ailleurs de groupes de province — des décisions sérieuses concernant notre campagne antiparlementaire. Par manque de temps il n'a pu les soumettre à la discussion des fédérations, des groupes et des individualités répandus dans tout le pays ; il s'en excuse auprès d'eux et espère que ces décisions recevront l'assentiment de l'unanimité des camarades.

Nos affiches

Le Comité d'Initiative de l'U. A. a décidé d'éditer, pour alimenter cette agitation antiparlementaire, trois grandes affiches (format double-colombier) à raison de cinq mille exemplaires pour chaque catégorie.

Une affiche traitera de l'Amnistie du point de vue libertaire.

Une autre affiche signalera les causes de la Vie Chère et expliquera les remèdes que les anarchistes proposent.

La troisième affiche nous situera devant tous les partis politiques et définira les raisons de notre antiparlementarisme.

Nos tracts

Des tracts seront imprimés qui répèteront le texte de nos affiches. Un tirage de trois cent mille est déjà prévu — cent mille pour chacune des trois questions ci-dessus énumérées.

Demandez-en

Ces affiches et ces tracts seront gratuitement à votre disposition, amis de Paris, de la banlieue et de la province. Vous n'aurez qu'à nous dire la quantité dont vous avez besoin et nous vous l'expédierons quelques jours avant l'ouverture de la foire électorale.

Mais attention

Vous ne pourriez bien faire cette propagande-là que dans les départements où vous aurez dressé — conformément à la loi — une liste de candidats.

D'après la connaissance que nous avons des milieux provinciaux, nous sommes déjà sûrs que dans plus de trente-cinq départements les copains sont en mesure de tout bien organiser.

Nous donnons ci-dessous la liste de ces départements avec, en regard de chacun d'eux, le nom des villes où il se trouve des camarades remplis de bonne volonté et d'initiative :

Nord, avec Roubaix, Lille, Maubeuge, Wattrelos, Croix-Wasquehal.
Pas-de-Calais, avec Dunkerque et Calais.
Somme, avec Amiens.
Oise, avec Beauvais, Méru, Crillon.
Aube, avec Troyes.
Seine-Inférieure, avec Le Havre, Rouen.
Finistère, avec Brest.
Morbihan, avec Lorient.
Ille-et-Vilaine, avec Rennes.
Loire-Inférieure, avec Angers, Trélazé, Nantes.

Indre-et-Loire, avec Tours.
Cher, avec Fécéy, Vierzon, Bourges.
Charente, avec Angoulême.
Gironde, avec Agen.
Haute-Garonne, avec Toulouse.
Aude, avec Narbonne.
Hérault, avec Béziers, Montpellier.
Gard, avec Nîmes.
Bouches-du-Rhône, avec Marseille, La Ciotat.

Var, avec Toulon.
Alpes-Maritimes, avec Nice.
Isère, avec Grenoble, Voiron, Vienne.
Drôme, avec Romans.
Loire, avec Saint-Etienne, Firminy.
Haute-Vienne, avec Limoges.
Allier, avec Montluçon.
Nièvre, avec Nevers.
Rhône, avec Lyon.
Saône-et-Loire, avec Chalon-sur-Saône.
Puy-de-Dôme, avec Clermont-Ferrand.
Seine-et-Marne, avec Fontainebleau.
Algérie avec Alger.
Seine-et-Oise.
Seine.

Nous avons certainement oublié de nombreux villes et aussi pas mal de départements où vivent des camarades susceptibles de prendre en mains l'organisation que comporte dans leur coin la campagne anti-électorale. Qu'ils nous écrivent donc.

Souscription Nationale

Mais on n'imprimera pas quinze mille affiches, trois cent mille tracts et on n'expédiera pas le tout à travers le pays sans que ça coûte.

Nous avons fait notre calcul et le projet que nous venons d'indiquer nécessite une assez forte somme ; et comme d'habitude, l'Union Anarchiste n'a pas d'argent en caisse.

On ne fait rien, puisque nous avons trouvé auprès de l'imprimeur un premier crédit et que les anarchistes répondront à notre appel en nous envoyant, en quelques jours, les DIX MILLE FRANCS indispensables.

Tous à l'œuvre et merci !

L'UNION ANARCHISTE.

Première liste

Taupin, 10 fr. ; Lentente, 10 ; S. Faure, 10 ; Chauvet, 10 ; Loréal, 10 ; Chazoff, 10 ; Broutchoux, 10 ; Lecoin, 10 ; Colomer, 10 ; Vidal, 10 ; Férandel, 10 ; Jonot, 10 ; Fraysse, 10. — Total : 130 francs.

Envoyez votre souscription à l'Administrateur du Libertaire (chèque postal Lentente 656-02).

NOTRE CONCOURS-ENQUETE

Les Partis - Les Hommes I.- LES GENS DU ROI

Découvrez-vous, faquins :
Voici les gens du Roi !

Ils se croient l'Elite : les uns, parce que leur nom est précédé d'une particule ; les autres, parce que, à défaut de litres de noblesse, ils possèdent des litres de rente ; tous, parce qu'ils s'enorgueillissent solennellement d'un attachement de mollusques au rocher monarchique.

A l'écurie comme au salon, leur vie se passe à glorifier « le bon vieux temps », à vilipender le présent et à attendre de l'avenir la résurrection du passé.

Ah ! si les « honnêtes gens » rappelaient de l'exil et hissaient sur le trône de ses aïeux l'héritier « des quarante Rois qui ont fait la France », comme tout changerait et irait bien !...

Chose singulière : ce pitoyable ramassis de princes et de ducs, de comtes, de marquis et de barons est à ce point dégénéré, ramolli, vidé, idiot ou gâteux que, pour faire encore figure d'un Parti, ayant une doctrine et un programme d'action, il est dans l'obligation de recourir à des rosbifistes : Plateau, Daudet, Pujo, Maurras, Ebérol, Dumas, Delest, Azais, Slagier et consorts de même que, pour redorer leur blason sans éclat, ces Preux sont dans la nécessité de se mésaler avec des héritiers emmilleonnés dans les chiffons, la banque, le pétrole, le charbon ou la charcuterie.

Les Gens du Roi ont donc la prétention — ne faut-il pas qu'ils l'aient ? — de posséder une Doctrine.

En ont-ils une ?

Depouillée de tous artifices, cette lamentable doctrine n'est qu'une astucieuse rafistolage des principes et des institutions que la Révolution française n'est point encore parvenue à abattre.

Ce rapetassage est, du reste, tellement grossier, que les Gens du Roi, quelle que soit leur impudence — et ils en ont ! — l'exposent aussi rarement que possible. Les vieilles hardes qu'ils tentent vainement de remettre à neuf, ils ne les proposent qu'exceptionnellement et encore ne s'y hasardent-ils que dans la pénombre des réunions privées ou sous la protection des matraques destinées à rendre impossible tout essai de réfutation.

Les Gens du Roi trouvent infiniment plus facile et plus avantageux de rompre des lances contre « la Gueuse ». Ils pratiquent excellemment l'art d'enfoncer les portes ouvertes, ce qui incite les nigaudouilles à proférer que ces Messieurs ont bien raison. Nul ne peut rivaliser avec eux sur le terrain de la plus basse démagogie, ce qui porte les pauvres de cervelle à conclure que si cet imbécile de Philippe VII et sa canariella prenaient le pouvoir, la France deviendrait — plus exactement redeviendrait — le pays de l'Ordre, de la Justice et de la Poule au pot.

Les roubillards du monarchisme ont découvert un merveilleux filon et, depuis la guerre surtout, ils ont réussi à l'exploiter avec une maestria incomparable.

C'est le filon du Nationalisme intégral : « tout ce qui est national est notre », hurlent-ils et ils glapissent : « la Patrie au-dessus de tout ! Nous aimons tant la France, que pour son salut, pour sa gloire et pour sa prospérité, nous sommes prêts à tous les sacrifices ».

Eh ! Parbleu ! Ces bougres-là aiment la France, comme le bébé affamé aime le sein gonflé de lait de sa nourrice. Pis : ils l'aiment comme une troupe de chacals ou une bande de corbeaux aiment la proie dont ils se repaissent et ils ne toléreront pas que cette proie leur échappe et que d'autres qu'eux-mêmes la dévorent.

On a bien vu comme ils aimaient la France, lorsque, servant dans les armées coalisées contre la France, les Gens du Roi faisaient partie, en 1792, de l'état-major du duc de Brunswick, général prussien ; on l'a bien vu, il y a un peu plus d'un siècle, quand ils rentrèrent, avec leur Louis XVIII, dans les fourgons de l'étranger ; et on ne manquerait pas de revoir demain ce spectacle édifiant si, la Révolution sociale triomphant en France, les Révolutionnaires avaient à repousser l'agression des Denikine ou des Wrangel d'Angleterre, d'Italie, d'Espagne ou d'Allemagne.

Sur le plan économique, le parti royaliste est inféodé au régime capitaliste. Son retour au corporatisme d'autrefois, légèrement amendé et son plan de restauration modernisée des Etats-Généraux n'auraient pour résultat que de camoufler la domination actuelle de la classe parasitaire sur la classe productrice. Les pseudo-réformes sociales que ce parti préconise ne remédieraient à aucun des maux profonds dont souffre le prolétariat ; elles n'atténueraient nullement les monstrueux abus, les vols, les dilapidations, les spéculations qui sont comme la condition même et la conséquence autohâtive du système capitaliste.

Les travailleurs seraient donc d'inevitablements créés s'ils se laissaient entortiller par les assertions fallacieuses et les attitudes hypocrites que prodigue la fripouille monarchiste, quand elle se pose en défenseur du pauvre et en protecteur de l'ouvrier.

Les rares cerveaux avertis qui comptent la tourbe royaliste ne se font aucune illusion sur le crédit dont jouit auprès des exploités le programme économique des Gens du Roi.

La vérité est que si ces derniers étaient abandonnés à leurs seules forces et si la bataille qu'ils mènent contre le régime républicain n'avait pour combattants que les royalistes, le parti des Gens du Roi serait réduit à l'impuissance.

Ce qui fait sa force, — très relative — c'est qu'il constitue la fraction la plus entreprenante, la plus audacieuse et la plus agissante de la grande armée réactionnaire, qu'il est comme la troupe de choc, ayant pour mission d'entraîner, de stimuler tout le reste.

Les Gens du Roi sont étroitement liés aux luttes de sacristie, de caserne et de prétoire. L'Eglise, l'Armée et la Magistrature sont en collusion permanente avec le parti royaliste : hauts magistrats, chefs de l'armée et grands dignitaires de l'Eglise ont, presque tous, conservé l'esprit monarchique et tous se rallieraient avec un joyeux empressement à la restauration de la Royauté.

Les Gens du Roi ont pour principal organe à Paris — ils n'en manquent pas en province — le journal quotidien l'Action Française. L'argent y afflue ; le chantage et la calomnie sont les armes de combat dont elle fait usage en accablant d'outrages et de menaces ceux qui luttent contre son influence et paralysent son action.

Les manœuvres de la Ligue d'Action Française et les agissements des camélots du Roi sont suffisamment notoires, pour qu'il soit inutile de les exposer et de les flétrir ici.

Au Parlement, les Gens du Roi sont une poignée ; ils y font du bruit comme cent.

Ils se flattent d'y revenir en nombre et de dominer la Chambre. Leur antiparlementarisme de façade n'abusera personne ; si peu clairvoyants qu'ils soient, les crétiens qui votent ne s'y laisseront pas prendre.

LE LIBERTAIRE.

LÉON DAUDET

« Ordure d'abord ! », telle est sa formule. Léon Daudet est ordurier, comme son père, Alphonse Daudet, était sentimental, — avec art jusqu'aux apparences du génie. Parlant de Théophile Gautier, Baudelaire disait qu'il en avait l'idée fixe du Beau. On pourrait dire de Léon Daudet que l'idée fixe de l'ordure lui sert de conscience. La boue, l'excrément, la bave, la saie, — tout ce qui pue, tout ce qui engluie, tout ce qui croupit, tout ce qui pourrit, — voilà ce qui anime, attire, obsède Léon Daudet.

Ses admirations et ses inspirations littéraires ne furent, chez lui, que les premiers symptômes de sa chronique scatologique. Quand il alla vers Léon Bloy, ce ne fut pas pour partager le pain sec du désespéré et la sueur de sang du pauvre, mais pour y puiser la science des mots qui s'appliquent comme des crachats sur les faces.

Un fou, Léon Daudet ? Allons donc ! Il n'est pas si noble.

Un passionné ? Il n'est pas « si bête ».

C'est à froid que cet homme opère, persuadez-vous-en bien.

Tout ce qu'il prit à Léon Bloy, il le lui vola effrontément. Et aujourd'hui, il utilise le vocabulaire cynique, les tournures injurieuses, les expressions indignées de l'ardent révolté du catholicisme, — tout comme un mercanti se sert des œuvres de l'artiste qu'il a pillé.

La littérature n'offrirait qu'un champ bien restreint à son ambition ordurière. Léon Daudet alla à la politique, comme la mouche noire va au fumier.

Et d'un coup, il se révéla maître politique : il ne croyait à rien de ce qu'il disait.

Reussir, arriver : empuantir la France de sa propre pourriture ; s'asseoir en dictateur sur le monde transformé par ses œuvres en un charnier fétide. Telle est sa mégalomanie.

Et pour la réalisation de ce cauchemar, rien ne l'arrête : il piétine tout de ses bottes grasses de purin. Il patauge dans le sang des milliers de jeunes gens de sa grande guerre ; il patauge dans le sang des idéalistes qu'il envoie au poteau d'exécution ; il patauge dans le sang de son propre fils, que sa brutalité ordurière a jeté sous les balles policières.

Il ne recule devant rien. Il est l'ordure

faite homme. Tous reculent devant ses émanations.

Et seule l'Anarchie pourrait désinfecter l'Univers d'une telle force de décomposition.

CHARLES MAURRAS

« Politique d'abord ! ».

Ce ne fut pas toujours sa formule. Mais il eut toujours un penchant fatal pour l'Ordre, avec un grand O. — l'Ordre inflexible, inébranlable ; l'Ordre stupidement sourd à toutes les prières qui viennent du cœur ou de la sensibilité ; l'Ordre qui châtre les fantaisies de la Vie individuelle et fait des hommes qui le suivent autant de farceurs que de serviteurs d'un Absolu.

D'abord, Maurras se contenta d'appliquer aux Lettres et aux Arts son goût des disciplines extérieures. Il fut un fervent de la renaissance du classicisme, et il exerçait sa même sévérité à ciller pour faire marcher la forme littéraire dans le « droit chemin » qu'il emploie aujourd'hui pour tenter de faire marcher à coups de fouet le troupeau social dans les voies de sa dialectique politicienne.

Il est donc sincère ? Eh ! oui, — malheureusement pour nous qui devons subir quotidiennement en verbe et en acte le produit de sa conviction.

Cet intellectuel à un système politique qu'il a édifié suivant les leçons de Macchiavel et d'Auguste Comte. C'est une construction, sans doute ingénieuse et non sans solidité. Le système est excellentement conçu pour l'assujettissement hiérarchique des hommes. Toutes les classes sociales, tous les types qui concourent à l'activité d'un pays y sont soumis aux règles de la Nation que Charles Maurras met au-dessus de tout. Et gardien de ces règles, garant des saintes traditions, il fait un roi sur les hommes, comme il fait un Dieu sur les rois. Tout cela pour le repos de l'âme de Monsieur Maurras, inquiet d'échafauder, à tout prix, son système d'autorité.

A tout prix, ce sordide veut appliquer sa logique sur la pauvre chair humaine, sur le pauvre cœur des hommes. Qu'importe les cris de souffrance, les gémissements, les plaintes, les appels d'agonie, les corps martyrisés... Que lui importe ? Ce docteur en politique, ce grand clerc en sociologie réactionnaire, ce dogmatique à tout crin n'en a cure. Il ne les entend pas.

Et voilà pourquoi le sordide Maurras se rencontre avec l'ordurier Daudet, patantant tous deux dans la putréfaction du Charnier nationaliste.

MAURICE PUJO

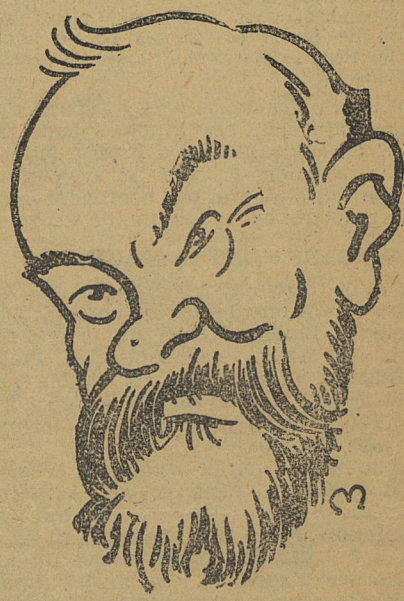
Vers 1894, un homme allait de salle en salle tenter de faire parler aux divers publics son enthousiasme pour l'idéal anarchiste.

Quand il parlait, en ces temps lointains, il avait encore une quelconque éloquence, — depuis, une exhibition récente en Cour d'assises nous l'apprent, il ne sait plus qu'annoncer de pénibles « heu ! heu ! ».

Maurice Pujot, ce sergent du roy, a bien tout le physique de l'emploi : une face d'abruti surmontant un corps idoine — la qualité intellectuelle de l'individu ne dément même pas l'ensemble.

Il pond des papiers dans la feuille dont il est le rédacteur en chef ; des papiers dont on arrive quelquefois à saisir le sens, — mais il est bien rare que Pujot, en voulant abattre ses adversaires, ne réserve pas ses coups les plus violents à la syntaxe.

Il fera un bon député, et même un minis-



Maurice PUJOT

tre épaulant : nous le voyons très bien ministre des cultes. Député, il serait bien vu par ses collègues poètes ; il pourrait toujours s'offrir quand leurs poèmes manqueraient de pieds.

Il est un sujet vivant d'étude pour les logiciens qui se demanderont longtemps, en le voyant, comment il se fait qu'un si petit homme puisse accumuler en sa personne un si grand nombre d'orties. Ce qui nous rappelle l'exclamation d'un type qui l'aperçut pour la première fois : « Ce n'est pas un homme, c'est un trépidé ! ».

13^{ME} RÉGION FÉDÉRALE DU BATIMENT ET DES TRAVAUX PUBLICS

Les Travailleurs du Bâtiment et des travaux publics feront grève cet après-midi

Pour faire face à l'élévation du coût de la vie, les Syndicats du Bâtiment de la Seine se sont trouvés dans l'obligation de modifier leur cahier de revendications, qui fut envoyé à toutes les Chambres syndicales patronales.

Que réclamons-nous ? Une augmentation horaire de 1 franc pour toutes catégories, revendication légitime, mais le patronat n'a pas daigné répondre.

Si le mépris à l'égard des ouvriers de leurs fortunes est leur arme, l'unité et l'action seront celles des travailleurs pour se faire entendre.

Si les patrons repoussent nos demandes de discussion, nous emploierons les moyens utiles pour l'application de nos revendications.

Nos revendications actuelles sont : Le respect de la journée de huit heures ; Salaires horaires de 5 francs pour les compagnons et 4 fr. 75 pour les aides, respect des us et coutumes.

Les moyens ? C'est vous, gars du Bâtiment et des Travaux publics qui les déterminerez, aujourd'hui, après avoir déserté, à 14 heures, les ateliers et les chantiers dans tout le département et en venant ensuite, à 15 heures, aux meetings suivants, qui auront lieu :

33, rue Grange-aux-Belles, grande salle de l'Union des Syndicats ; orateurs : Juhel, du S. U. B. ; Rousselot, des Peintres ; Hubert, des Terrassiers ; Le Pen, du S. U. B. ; Jouve, de la Fédération, et Koch, de la 13^e Région ; Bourse du Travail, salle Ferrer, 3, rue du Château-d'Eau ; orateurs : Pommier, du S. U. B. ; Frago, des Terrassiers ; Blois, des travailleurs de la Pierre ; Epinette, de la Fédération, et Boudoux, de la 13^e Région ; 8, Avenue Mathurin-Moreau (place du Combat) ; orateurs : Coussinet, du S. U. B. ; Legrand, des Terrassiers ; Fougeron, du S. U. B. ; Jouteau, de la Fédération, et J.-B. Vallet, de la 13^e Région.

Gouvernement de Faussaires

La séance est ouverte à 3 heures par M. François Arago, vice-président. Après avoir adopté, en moins de 10 minutes, 14 projets de lois, l'ordre du jour appelle la suite des interpellations. La parole est donnée à M. Lacotte, sur la « composition du gouvernement et le changement de front de sa politique étrangère ».

M. Lacotte n'a pas plutôt mis les pieds sur la première marche de la tribune que M. Poincaré se lève et quitte la salle, laissant au banc du gouvernement M. de Selves. Personne n'ignore en effet que parmi les politiciens, M. Lacotte est le plus véreux, et que même ses collègues de la Chambre, refusent de le soutenir. Le député de l'Aube n'en dit pas moins certaines vérités au président du Conseil et critiquant la composition du gouvernement, il déclare :

— Le changement d'équipe ministérielle est une véritable comédie destinée à duper le pays et à rouler la Chambre à qui on veut faire croire que c'est toujours le même gouvernement qui est sur ces bancs, alors que les personnalités du deuxième acte entrent déjà en scène et, ce deuxième acte, ce sera l'évacuation de la Ruhr. Depuis deux ans, par des interventions multiples, je vous ai démontré que cette idée juste de l'occupation de la Ruhr, les politiciens l'ont transformée en une mystification nationale.

Je regrette de ne pas voir M. le Président du Conseil à sa place ; mais, au fait, je peux l'attendre, et c'est ce que je vais faire. (Interruptions sur divers bancs.)

M. le Président. — L'interpellation s'adresse au gouvernement et celui-ci est représenté.

M. Lacotte. — Mais c'est M. le Ministre des Affaires étrangères que j'interpelle. (Interruptions sur divers bancs.) Je regrette, dis-je, que M. Poincaré ne soit pas présent.

Et M. Lacotte commence à se promener de droite à gauche de la tribune, sans prononcer une parole attendant que le président du Conseil veuille bien occuper le banc du ministère. Cela peut durer longtemps et le président ne sait que faire. Il demande à Lacotte de poursuivre, mais celui-ci refuse, et pendant dix minutes, il persiste dans son attitude. Mais comme Poincaré n'apparaît pas le député de l'Aube cède et termine son discours en disant que Poincaré a dupé la Nation, car il a retiré de la Ruhr la plus grande partie des troupes.

LA POLICE SUR LA SELLETTE

M. Ferdinand Buisson va enfin pouvoir interpellier M. Poincaré sur les agissements de la police. Il le fait avec adresse et comme il ne veut pas être suspecté, de vouloir fouiller une affaire judiciaire en cours, il s'attaque au dernier « complot communiste » et aux faux grossiers qui constituaient les pièces de l'accusation. Il rappelle que devant l'évidence, la Haute Cour fut obligée de faire remettre en liberté, les inculpés et il ajoute :

Le 8 mars 1923, Cachin, remis en liberté, parut ici, et — avec une modération de termes, une mesure et une discrétion exemplaires — il demanda au gouvernement quelles mesures il prendrait à l'égard des auteurs des faux et des fonctionnaires qui avaient attesté l'authenticité de ces documents.

Le gouvernement obtint le renvoi à la suite, ici commence votre responsabilité, car il est sans exemple qu'un gouvernement, accusé de s'être servi sciemment d'une pièce fautive, réponde par une demande de renvoi à une question de moralité simple et de pure probité. Vous portez la responsabilité de votre décision. (Applaudissements à gauche et à l'extrême gauche.)

Les jours, les semaines et les mois ont passé, et, à ma connaissance, aucune décision n'a été prise. A ce jour, l'enquête n'est pas close par la juge d'instruction. J'ai l'habitude, à la Ligue des Droits de l'Homme, de rechercher le côté moral des choses (Applaudissements à gauche et à l'extrême gauche), et j'ai voulu savoir si, dans cette affaire, quelqu'un avait manqué à son devoir.

Malgré les interruptions de la droite, le président de la Ligue des Droits de l'Homme continue et c'est avec regret que l'on constate l'effort de ce vieillard de 81 ans qui cherche à faire partager sa sincérité et son émotion à la bande de coquins qui sont dans cette salle.

Le bouffon du roi croit nécessaire aussi d'intervenir dans la discussion et il discrédite un peu plus, si cela est possible, les chefs de la police, avec laquelle il collaborait hier encore.

M. Buisson dénonce ensuite la faveur accordée par Poincaré à celui qui a signé le premier faux et il continue :

« Ce premier faux est signé du directeur de la Sûreté générale qui en a garanti l'authenticité. » Ce directeur, M. Durand, a été nommé conseiller d'Etat par vous-même, monsieur le Président du Conseil.

Que répondrons-nous aux communistes qui abuseront de toutes ces choses contre nous, contre la République, contre tous les partis républicains ?

Et plein d'illusions, le vieux républicain termine en affirmant ses principes démocratiques et en espérant que la France lutera contre la réaction et pour la Révolution que, selon lui, il ne faut pas confondre avec émeute, mais qui est synonyme de Progrès.

POINCARÉ CONTRE MAGINOT

Mais voilà l'Homme de la Ruhr qui va répondre. Après une discussion comique sur la valeur et l'interprétation du mot « révolution » à laquelle prennent part, Poincaré, Buisson, Compiègne-Morel et l'interpellé Daudet, le président s'essaye à répondre aux critiques formulées contre la formation de son Cabinet.

Il explique qu'il aurait volontiers conservé M. de Lasteyrie, mais que celui-ci a catégoriquement refusé, que M. Sarraut est malade, enfin il y a une excuse pour chacun. A son banc Gaston Vidal qui fut lui aussi sacrifié s'agite et Poincaré continue que selon la règle parlementaire il a puisé son nouveau ministère dans la majorité qui s'était déclarée à la suite du vote de méfiance contre le précédent gouvernement. Poincaré cherche visiblement les arguments pour légitimer l'acceptation des portefeuilles par des membres qui avaient hier combattu le gouvernement et il arrive difficilement et provoque, à plusieurs reprises, des rires de l'Assemblée.

Mais le tumulte va se déchaîner lorsque Poincaré répondant à M. Ferdinand Buisson, déclare qu'en effet les pièces jointes aux dossiers pour le procès de la Haute-Cour étaient incontestablement des faux, Maginot, qui de son autorité couvre ses

subordonnés prend alors la parole et déclare que devant la propagande communiste, il fut obligé d'établir une liaison entre le service de la Sûreté et la Ruhr. Il ajoute en outre, que les pièces lui furent remises par le général Haguenau, qu'il a agi en bon patriote.

LACHE ET FAUSSAIRE

Mais à l'extrême-gauche, partent les cris de « faussaire ». Maginot se dresse à nouveau et désignant du doigt Berthoin, député communiste, lui dit : « Vous êtes l'avocat des Boches ».

Devant ce qu'il considère comme une insulte, Berthoin descend les marches de la salle et se dirige vers le ministre de la guerre, il est du reste arrêté par les huissiers et un colloque s'engage entre M. Arago et Berthoin.

L'extrême-gauche demande au président de rappeler à l'ordre le ministre de la guerre, mais Arago prétend qu'il n'a pas entendu les paroles de Maginot et Berthoin reprend que si le ministre n'est pas un lâche, il répètera ses paroles.

Poincaré est toujours à la tribune, Maginot se tait. Le président se démène pour rétablir l'ordre, mais l'extrême-gauche se refuse avec raison à entendre la suite du discours de Poincaré tant que le règlement n'aura pas été appliqué au ministre de la guerre. Au milieu des hurlements et des bruits des pupitres, Arago se décide enfin à suspendre la séance.

ERNEST LAFONT CENSURE

Après trois quarts d'heure de suspension, la séance est reprise et Berthoin a le droit d'expliquer qu'ayant été insulté par le ministre de la guerre, il avait le droit d'exiger de M. le président d'appliquer le règlement à un membre du gouvernement.

Il se déclare honoré de défendre des Allemands comme Clara Zeitelin qui est à l'heure actuelle poursuivie par le gouvernement allemand et il demande à M. Arago de faire respecter les membres de l'Assemblée, quel que soit le siège qu'ils occupent, à droite ou à gauche.

Maginot va-t-il répondre ? Non, Poincaré qui semble étranger à l'incident va en provoquer un autre, en déclarant que c'est une honte de traiter de lâche un homme qui s'est courageusement conduit pendant la guerre.

Poincaré oublie que c'est Maginot qui a commencé à insulter ses collègues et devant l'attitude agressive du président du Conseil, la gauche recommence son obstruction et Ernest Lafont dressé à son banc, interrompt sans arrêt Poincaré qui ne peut continuer son discours.

Après avoir été rappelé à l'ordre par trois fois, la censure lui est appliquée et il a le droit de monter à la tribune pour expliquer son attitude.

Visiblement fatigué, il critique la provocation continue du ministre de la guerre, qui pour des raisons politiques, recherche les incidents et n'hésite jamais à se servir de l'injure à l'égard de ses adversaires.

Il descend de la tribune et l'on vote par debout et assis sur l'application de la censure.

La majorité se prononce pour l'exclusion simple et momentanée du député Lafont. L'on pouvait s'attendre à ce que continuant cette tactique, les élus communistes qui se trouvaient dans la salle, se solidariser avec Lafont. Ils n'en ont pas eu le courage. Quant aux socialistes, Blum à leur tête, ils étaient visiblement gênés d'être obligés de prendre parti pour les communistes.

L'incident étant clos, Poincaré continua son éternel discours d'occupation de la Ruhr, du paiement des Boches, etc. etc.

La séance fut levée à huit heures du soir et renvoyée à cet après-midi trois heures.

L'ANTIPARLEMENTAIRE

Conclusion sanglante

Il devient banal de s'élever contre l'usage abusif que les amants du roi revolver pour conclure leurs discussions. Il nous semble que la société qui mit tant et tant de préjugés dans la cervelle des hommes ait une large part de responsabilités dans ces drames navrants.

Voici que nous apprenons qu'un charpentier, Jean Simon, 39 ans, succomba hier à Saint-Antoine sous les coups de sa maîtresse, Emilie Martin, marchande de vins, 138, avenue Etienne-Marcel, à Montreuil.

Le 28 mars, elle avait proposé à son ami, avec qui elle avait de fréquentes disputes, de le quitter en lui laissant le débit de vins. Simon n'accepta pas l'arrangement.

Le 30 mars, au cours d'un échange de vus très violent, croyant sa vie en danger, Emilie Martin tira une balle sur son amant. Celui-ci, admis le jour même à l'hôpital Saint-Antoine, mourut hier sans vouloir dire le nom de son adversaire.

Emilie Martin a été laissée en liberté provisoire.

Tristes temps que ceux qui nous font assister à de tels actes ! Pauvres mentalités ! qui ne voient pas d'autres conceptions de l'Amour que celle de la propriété intégrale des corps... au plus grand dommage du cœur et de la raison.

Réponse provisoire de l'« Idée Anarchiste »

Je m'étonne du ton tragique de l'appel que vous adressez aux camarades de l'Idée Anarchiste.

Pour se désolidariser d'avec quelqu'un, il est indispensable qu'il y ait préalablement solidarité.

Il serait injurieux pour nous que telle ait été votre pensée ; au même titre qu'il serait injurieux pour le Libérateur que nous nous permettions de le défendre contre les appréciations de la « Jeune République ».

En mon nom personnel, je vous prie d'insérer cette courte note, en attendant que le groupe de l'Idée Anarchiste, qui se réunit le vendredi seulement, vous envoie la réponse qu'il jugera opportune.

L'administrateur de l'Idée Anarchiste : L. HAUSSARD.

Le gouvernement au service des patrons stéphanois

Saint-Etienne, 2 avril. — Ce matin ont été arrêtés MM. Lorduron, secrétaire de l'Union du Syndicat Unitaire de la Loire ; Dieu, secrétaire du Syndicat Unitaire des Métaux, et Petrus Faure, secrétaire du Comité de la Grève des Métallurgistes de Saint-Etienne.

Ces arrestations ont causé une vive impression dans les milieux grévistes et un ordre du jour de protestation a été voté au cours d'une réunion à la Bourse du Travail. — (Radio.)

Saint-Etienne, 2 avril. — Le tribunal correctionnel a condamné le gréviste Chaze, ouvrier métallurgiste, à un mois de prison.

Deux autres grévistes, cités comme témoins et reconnus par les gendarmes comme ayant également porté des entraves à la liberté du travail, ont été arrêtés et incarcérés.

Deux autres arrestations ont été aussi opérées, ce qui a provoqué, ce soir, une protestation du Syndicat unitaire. — (Radio.)

Les patrons de Saint-Etienne espèrent sans doute qu'en faisant intervenir l'appareil répressif de l'Etat ils parviendront à mettre fin à une grève qui les gêne dans leurs intérêts.

Nous pensons, nous, que ça donnera du cœur au ventre de tous les grévistes de voir leurs militants coffrés et condamnés. Et le gouvernement de M. Poincaré en sera pour son servilisme et sa lâche agression.

SEPT JOURS SEULEMENT

nous séparant de la date si longtemps fixée à l'avance, et nous sommes loin du compte.

IL EST VRAI

que durant cette semaine le temps perdu peut se rattraper, et les abonnements nous parviendront plus nombreux.

QUEL DÉCOURAGEANT SPECTACLE

vous donneriez, acheteurs au numéro de la province, si vous ne profitiez pas de ces sept jours pour adresser à notre administrateur les vingt francs de votre abonnement.

L'AFFAIRE GOLDSKY

Que va faire M. Lefebvre du Prey ?

Répondant à la Chambre, le 12 février, au citoyen Ernest Lafont, M. Colrat — on s'en souvient — avait promis de statuer sur l'affaire Goldsky « avant quinze jours ». Postérieurement, l'ancien garde des sceaux, dans des conversations privées, confirma sa volonté de prendre, sans plus attendre, la décision d'équité que la situation comportait. Ces engagements catégoriques, communiqués au prisonnier, l'amenèrent à suspendre de nouveau la grève de la faim qu'il avait recommencée la semaine dernière.

M. Colrat n'est plus ministre. Pour avoir trop attendu, il a quitté ses fonctions sans avoir marqué son passage place Vendôme par un geste de simple probité et de sereine justice. Que va faire maintenant son successeur, M. Lefebvre du Prey ?

C'est la question que Jean Goldsky vient de lui poser dans une lettre émouvante. « Je n'ai jamais demandé, rappelle-t-il, que le droit et la légalité, c'est-à-dire la possibilité de soumettre à une Chambre de magistrats, seule régulière et seule compétente, pour, comme le dit l'article 20 de la loi du 29 avril 1921, « procéder à toutes enquêtes et moyens propres à mettre la vérité en évidence », — y compris l'instruction contradictoire », le dossier trop probant sur lequel on a osé faire reposer la métamorphose d'un honnête homme en forçat. En ne répondant que par des arguties, on n'a fait que souligner le scandale. »

En terminant, Jean Goldsky indique à M. Lefebvre du Prey que le temps presse, et qu'il y a beaucoup trop longtemps qu'on le tienne de vaines promesses. « On m'a trop trompé, écrit-il, on m'a trop menti, on a trop renié les engagements les plus solennels. Aussi je tiens à le dire dès aujourd'hui : si la politique, si la prétendue raison d'Etat devaient une fois de plus primer l'équité, je me réfugierais, sans plus attendre, dans la fièvre protestation qui reste permise à quiconque se voit toujours prêt aux tâches les plus rudes, aux plus austères devoirs. »

On connaît assez l'énergie, la volonté, le courage du prisonnier de Clairvaux. Ne pas intervenir tout de suite, comme l'avait promis M. Colrat, c'est prendre à son compte l'iniquité et rendre plus tragique encore un drame qui n'a que trop duré. M. Lefebvre du Prey le comprendra-t-il ?

Des milliers d'enfants meurent de faim et de froid

Le nombre d'enfants vagabonds augmente continuellement dans les villes de l'Ukraine. Le journal de Moscou *Les Isvestia* rapporte que des milliers d'enfants sont morts de froid et de faim dans l'Ukraine à la suite de l'hiver, exceptionnellement sévère.

Ça n'a pas empêché, pendant ce temps, le gouvernement russe d'exporter de grandes quantités de blé et d'alimenter, en espèces sonnantes, nombre d'organisations et de journaux bolchevistes.

AUX HASARDS DU CHEMIN

Propos d'un Paria

Nous n'avons jamais été très copains avec ces messieurs du Sillon, transformés en « jeunes républicains ». Nous avons même, au temps où leur mouvement avait une apparence de vitalité, échangé avec eux pas mal de horions et pris dans les meetings leur sanglier, pardon ! leur Sanglier par la hure. Ils avaient alors constaté, eux aussi, des jeunes gardes, composées surtout de « gens de maison », qui assuraient l'ordre dans leurs réunions, en s'efforçant d'empêcher toute contradiction, bien que leurs affiches lui fassent appel. Mais, n'est-ce pas, on ne se frotte pas impunément aux jupons des ratichons. Il est naturel que l'on devienne, en cette peu ragoutante compagnie, fourbes et hypocrites. Et ces plus belants parmi les faux pacifistes possèdent au plus haut point ces deux qualités. Nous leur avons pourtant joué plus d'un tour, et je ne puis résister à la tentation de vous en raconter un qui avait particulièrement réussi. Il y a de cela une bonne douzaine d'années.

Nous étions, quelques copains de la Jeunesse anarchiste, entrés dans la salle de la Société de Géographie, où Marc donnait une réunion. Nous en étions sortis assez brusquement, et nous résolûmes de faire une bonne farce. Au premier café venu, le secrétaire de la J. A. téléphona au siège du canard silloniste et prévint, avec force trémolos dans la voix, qu'il fallait absolument envoyer du renfort contre les anarchistes qui avaient « chamboulé » le meeting et mis à mal un nombre considérable d'assistants. Quelques instants après, à toute allure, arrivaient nombreux des taxis bondés de toutes sortes de personnages plus ou moins officiels, qui, naturellement, tombèrent sur un bec. Dissimulés le long du boulevard Saint-Michel, nous nous tenions les côtes. Vieux souvenir, hein, Chazoff !

Nous laissons de côté ces ennemis de nature, persuadés que leur action était à peu près nulle et que leur inconsistante doctrine, si doctrine il y a, n'avait plus aucun crédit auprès des travailleurs. Aussi ont-ils jugé bon de se rappeler à notre souvenir. Ils ont fait sans élégance, mais cela n'a aucune importance. Et puis, leurs basses insinuations sont bien pâles à côté des affirmations éclatantes et quotidiennes de leurs pilleurs d'Action Française. Il n'y a pas plus lieu de s'émouvoir de l'imbécillité des uns, que de la canaillerie des autres. D'où vient l'argent ? Quelle question stupide, quand on a là tout près, à portée de sa main, la réponse.

L'Action Française vous le dit, ô disciples de Loyola, l'argent ? Mais voyons, tous ces « anarchistes dorés » qui se pavent dans les meilleures loges de l'Opéra et des cabarets de nuit, qu'en faites-vous ? Nos caisses débordent des effets de leur générosité. Nos rédacteurs roulent carrosse et mangent aux meilleurs restaurants. Si vous trouvez que l'exagère, venez-vous-même constater de visu. Bien que l'on soit des cannibales, on ne vous mangera pas. On ne tient pas d'ailleurs à s'empoisonner.

Et puis, vous savez, ne gaspillez pas ainsi votre encens, gardez-le pour l'autel de la Vierge ou du poupart divin, ça vaudra mieux. Car il pourrait vous arriver certaines déconvenues. Je comprends que vous criiez bravo ! quand vous voyez un camarade proclamer la faillite d'une méthode de vie, alors qu'au commencement de réalisation n'a pu encore être tenté. Cela rentre dans vos procédés.

Mais, je vous en avertis, un anarchiste est, ne peut être qu'un révolutionnaire. Et votre encens accompagné de l'encensoir pourrait bien vous être renvoyé sur la tête, au grand dommage de vos pauvres meninges, par ceux-là même qui ne doivent se sentir que très peu flattés de vos compliments.

Pierre MUALDES.

Il a été perdu

Entre Paris et Lyon, à la date du 30 mars, un télégramme expédié par le Congrès des Usines de Paris au Congrès des Délégués d'Atelier de Lyon.

Le télégramme a-t-il été retenu par le P. C. ?

Une forte récompense — une bonne bouteille de beaujolais, chez Barthel — est promise à qui le rapportera.

Cependant, à titre de consolation, il est promis à celui qui en donnera seulement le texte, la collection complète des articles du révérend P. M., reliés en vache... en vache à lait, de Russie naturellement.

Daudet... conciliateur

Il y a quelques jours, en réunion dite privée, l'impayable Daudet proclamait la beauté de son programme moral, la portée humanitaire de sa belle politique, électorale pour la circonstance.

Selon lui, c'était rendre justice à son collègue Marc Sanguier que de signaler les nombreux points de similitude de leurs deux programmes ; ce qui, disait-il, ne pouvait manquer d'engendrer une communion d'idées digne du plus grand intérêt.

Il y eut quelques rires dans l'auditoire, mais surtout des applaudissements à tout rompre.

Malheureusement, cette diplomatie de Machiavel n'a pas eu l'heur de plaire au vindicatif directeur de la *Jeune République*, et l'on pouvait lire, dans ce canard, quelques lignes de protestations véhémentes. Marc ne voulait pour rien au monde avoir les moindres rapports avec Léon qu'il tient, sans doute, pour excommunié.

Pou nous importe, au fond, la colère du leader de l'A. F. et la colère de vierge offensée de Sanguier. Notons seulement une fois de plus l'hypocrisie répugnante de ces deux individus. Les royalistes de Daudet, pas plus que les bourgeois cléricaux de Sanguier, n'ont de programme social désintéressé.

Dans tous les temps ils ont molesté le pauvre peuple, les uns au nom du Roi, les autres au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Nous ne serons jamais les dupes de leurs disputes. Souhaitons seulement que leurs

saletés dégoutent le plus grand nombre possible de ceux qui se pressent dans leurs rangs, — surtout les ouvriers qu'ils ont circonvenus.

Et nous allons bien nous amuser dans un mois, quand Marc et Léon vont se trouver face à face devant leurs électeurs !

Quel magnifique coup de balai à donner !

La Vie des Lettres

Le couronnement des cadavres

J'ai retrouvé parmi d'autres livres un petit volume qui était resté enfoui sous les papiers.

Je l'ai lu et je l'aime ; c'est L'Abdication des pauvres et le couronnement des cadavres, par Louis Emié, aux éditions « Lumière » (Anvers).

« J'ai rencontré encore la haine et la cruauté dans l'âme des hommes, s'écrit le poète. Enfermés entre quatre murs, j'en ai vu qui tuaient et pillaient en pensée, et le monde tenait entre ces dmes et ces murs. Et ces hommes parlaient au nom du monde et au nom de tous les hommes. Ils parlaient d'Honneur et de Drapeau, et il n'y avait plus dans ces mots défigurés que le poids de toutes leurs erreurs et le masque de tous leurs mensonges.

« Alors j'ai continué ma route, en silence ; et parce que je ne disais pas comme eux et que je ne chantaient pas comme eux, les hommes m'injurèrent de leurs crachats, pesèrent sur moi comme du sang...

« J'ai vu à mes pieds une tourbe grouillante, aux formes asservies, fratricides et théogales. Un dôme couvrait cela et sur ce dôme j'ai pu lire : Liberté, Egalité, Fraternité. Et des hommes, sous sa grande ombre, menaient des hommes, tuaient des hommes, enchaînaient des hommes. Le droit suprême était vêtu de rouge et d'or, parfois de noir. Il y avait une hiérarchie qui montait comme une pyramide et, parce que la cime était trop étroite pour les contentir tous, un seul homme parlait aux chefs, à tous les autres chefs. Et il n'y avait sur cette pyramide que cet homme qui n'eût pas de chef, et les hommes qui vivaient et mouraient sous ses ordres, prononçaient son nom comme celui d'un dieu. Son trône était noir et de la forme d'un immense coffre-fort. Un agenouillement chantait jusqu'à l'infini son unanime adoration. Et pourtant, la famine, la peste, l'inondation multipliaient les tombes et répandaient l'effroi. Et pourtant, les mitrailleuses commandaient à des pères et à des fils de s'offrir debout à l'assassinat des patries. Leur propre détresse leur était une gloire immense et dans le couronnement de leurs blessures et de leurs cadavres — un discours ou un ruban — ils applaudissaient sans repos l'octogonaire triomphant sur la pyramide monumentale... »

M. Louis Emié sait faire vivre de belles visions.

Du pessimisme, beaucoup de pessimisme, certes, mais un espoir vibrant quand le poète conclut :

« Mais au delà du règne de ces hommes, quelques formes se débattaient dans l'austral annonciatrice, rompaient des chaînes, déchiraient des voiles. En vain, on les injurait, en vain on les crucifiait : derrière eux, à cause d'eux, les masses qui vivaient à genoux sentaient bien qu'ils promettaient la mort de tout et, enfin, l'avènement de quelque chose... »

PETITES NOUVELLES :

— L'éditeur F. Rouff (8, boulevard de Valenciennes, Paris) vient de réimprimer un roman bien connu de notre ami P. Vigné d'Octon : « L'Eternelle blessée », roman qui, par un procès dont le souvenir n'est pas encore oublié, fit un beau tapage dans le monde des lettres, lors de sa parution.

Cette étude profonde et délicate des misères de la femme, dont le 65 mille fut épuisé avant la guerre et qui a été traduite en anglais, en italien et en espagnol, était devenue introuvable. La maison Rouff compte donc une lacune en la rééditant dans sa grande collection à 0 fr. 65 et en la mettant ainsi à la portée de toutes les bourses.

Georges VIDAL.

PETITES NOUVELLES :

— L'éditeur F. Rouff (8, boulevard de Valenciennes, Paris) vient de réimprimer un roman bien connu de notre ami P. Vigné d'Octon : « L'Eternelle blessée », roman qui, par un procès dont le souvenir n'est pas encore oublié, fit un beau tapage dans le monde des lettres, lors de sa parution.

Cette étude profonde et délicate des misères de la femme, dont le 65 mille fut épuisé avant la guerre et qui a été traduite en anglais, en italien et en espagnol, était devenue introuvable. La maison Rouff compte donc une lacune en la rééditant dans sa grande collection à 0 fr. 65 et en la mettant ainsi à la portée de toutes les bourses.

Georges VIDAL.

Où aller ce soir ?

Théâtres lyriques

OPERA. — 20 heures : Esclarmonde.
OPERA-COMIQUE. — 13 h. 30 : La Pius Forte ; 20 heures : Les Noces de Figaro.
GAITE-LYRIQUE. — 20 h. 25 : Le Cœur et la Main.
TRIAXON-LYRIQUE. — 14 h. 30 : Véronique ; 20 heures : La Fille de Mme Angot.

Drames, Comédies et Genre

COMEDIE-FRANÇAISE. — 13 h. 30 : Le Médecin malgré lui ; 20 h. 30 : Je suis trop grand pour moi.
ODEON. — 13 h. 30 : Le Mariage de Figaro ; 20 h. 30 : Notre-Dame de Paris.
THEATRE CORA-LAFARCIERIE. — 20 h. 30 : Plus que Reine.
VAUDEVILLE. — 20 h. 45 : Après l'Amour.
NOUVEL-AMBIGU. — 13 h. 30 et 20 h. 30 : Le Torrent.
COMEDIE DES CHAMPS-ELYSEES. — 13 h. 30 : R.U.R. ; 20 h. 30 : Amédée, Knock.
THEATRE DES ARTS. — 21 heures : Deux Hommes, une Femme.
THEATRE DES MATHURINS. — 20 h. 45 : Ce que Femme veut.
VIEUX-COLOMBIER. — 20 h. 45 : Le Paquebot « Tenacity » ; Le Carrosse du Saint-Sacrement.
MONTMARTRE-ATELIER. — 20 h. 45 : La Volupté de l'honneur ; Antigone.
ALBERT-1er. — 14 heures : La Belle et la Bête ; soirée : Relâche.

Cabarets artistiques

LES NOCTAMBULES. — Tous les soirs, à 21 heures : Les As de la chanson : Xavier Privas, Vincent Hyspa, Jacques Ferry, Jack Cazot, Noël-Noël, Paul Groffe, Raymond Bartel, Eugène Rost.
« En chasse », revue. — Dimanches et fêtes, matinées à 15 heures.
LE GRILLON (43, boulevard Saint-Michel). — 21 heures : les chansonniers Jean Rieux, de Soutter Rémondin, Sergès, Alex H. Dumont, G. Dauzais et la divette Kady Teissier.
« Dis qu' t'es tort L. », revue.

A travers le Monde

CE QUI SE PASSE

Le verdict de Munich a soulevé une certaine émotion dans les milieux politiques allemands. La sentence du tribunal semble, en effet, légitimer le coup d'Etat, et les nationalistes en profitent pour affirmer hautement leur désir d'en finir avec la république, et toute la presse de gauche proteste contre le jugement alors que celle de droite s'en réjouit.

A la veille des élections l'événement prend encore une plus grande importance, et les patriotes ne manquent pas de l'exploiter à leur profit. L'Allemagne se trouve de ce fait divisée en deux camps qui vont se livrer à de véritables batailles sur le terrain électoral. Qui triomphera ? Il est difficile de faire des pronostics, et nous ne pouvons que regretter que l'attitude des gouvernements français et belge favorise l'esprit chauvin qui se manifeste en Allemagne.

La situation politique ayant malheureusement sa répercussion sur la vie économique du pays, le prolétariat souffre de toutes ces discordances entre les hommes d'Etat et les parlementaires qui se disputent le pouvoir. Lui seul fait tous les frais de ces campagnes et il est la première victime de tous ces différends politiques.

Le capital qui ne perd jamais le Nord, profite, lui, des divisions ouvrières pour exploiter un peu plus les classes laborieuses, et en se mêlant à la politique de « qu'il ne peut rien sortir, le prolétariat abandonne la seule lutte qui pourrait fournir des résultats : la lutte de classe sur le terrain économique.

Au Parlement anglais, Mac Donald se maintient tant bien que mal. Le gouvernement travailliste a élaboré un projet de loi qui prévoit que les chômeurs ne seraient pas tenus de payer leur loyer, et cette clause a soulevé une tempête de protestations.

Les conservateurs et les libéraux sont évidemment opposés au vote de cette loi et s'associeront probablement pour combattre le gouvernement sur cette question. D'autre part, la question des dettes françaises revient sur le tapis et les chefs du parti conservateur se proposent d'interpeller le ministre du Commerce sur ce sujet. D'après le Daily Express, journal conservateur, l'entente entre Poincaré et Mac Donald aurait été plus loin que ne le laissent à penser les communiqués officiels.

En attendant que soit liquidée la question des dettes, le prolétariat anglais poursuit son offensive et nous avons annoncé hier déjà la grève du Bâtiment. Espérons que les ouvriers de la bâtisse obtiendront satisfaction, pour donner une force à leurs frères de la mine qui vont entrer dans la huitième d'ici quelques semaines.

Tous ces conflits entre capitalistes anglais et leurs ouvriers démontrent bien le peu d'action qu'exerce un gouvernement en faveur du prolétariat, et il est probable que les ouvriers britanniques sont fâchés à présent sur l'espoir qu'ils pouvaient avoir en un gouvernement ouvrier.

J. G.

ANGLETERRE

LE VICOMTE CURZON CONDAMNÉ POUR EXCES DE VITESSE

Il en est à sa vingt-deuxième condamnation. Londres, 2 avril. — Le vicomte Curzon, membre du Parlement, qui a déjà été condamné vingt et une fois pour excès de vitesse, a été condamné aujourd'hui, par le tribunal d'Aston, à 20 livres d'amende pour le même délit.

En outre, le permis de conduire du délinquant lui a été retiré pour une période de six mois.

Certes, nous n'applaudissons jamais aux condamnations, mais s'il en est une qui n'est pas vaine, c'est bien celle-ci !

On a assez d'écraseurs involontaires, sans qu'on permette aux fous titrés de piloter des autos de course dans les rues.

LA GREVE DES OUVRIERS DES CHANTIERS MARITIMES

A Southampton, des négociations ont eu lieu entre les patrons des chantiers maritimes, les représentants des Unions intéressées et du comité local. Il fut enfin décidé que le comité exécutif de l'Union Nationale

enverrait des représentants vendredi à Southampton afin d'essayer d'amener les membres de l'organisation locale à reprendre le travail. Ceci constitue le dernier effort en vue de prévenir le lock-out général que les patrons des chantiers maritimes menacent de proclamer dans toute la Grande-Bretagne. — (Radio.)

VAPEUR EN FEU DANS LA MER ROUGE

Douze cents pèlerins sont à bord. Londres, 2 avril. — Un télégramme d'Alexandrie annonce que le vapeur britannique *Frankiston*, qui transportait 1.200 pèlerins se rendant à La Mecque, est en feu dans la mer Rouge. Un vapeur est parti à son secours.

C'est le cas de dire aux pèlerins : « Qu'allaient-ils faire dans cette galère ? »

ALLEMAGNE

BAGARRES ENTRE NATIONALISTES, POLICIERS, COMMUNISTES

Berlin, 2 avril. — La Ligue Nationale de la Jeunesse, qui célébrait hier à Leipzig la fête de Bismarck, s'est heurtée en plusieurs endroits de la ville à des cortèges communistes. La police a dû intervenir. Il y eut une quinzaine de personnes blessées dont trois furent transportées à l'hôpital.

CANADA

10.000 MINEURS QUITTENT LE TRAVAIL

Dix mille mineurs ont quitté le travail à Alberta. Les hommes demandent un contrat de salaire de trois ans et les patrons désirent faire une réduction des salaires de guerre. Les grévistes sont soutenus par l'Association des mineurs américains.

POLOGNE

GREVE

Berlin, 2 avril. — Suivant une information de Beuthen aux journaux allemands, la grève a éclaté hier matin dans la région industrielle polonaise de Haute-Silésie.

D'après ces mêmes journaux, à Kattowitz, 70 % des mineurs ont suspendu le travail. Dans d'autres localités la proportion des grévistes serait la suivante : A Myslowitz 93 %, à Rybnik la totalité et à Ploss 30 à 60 %.

A TRAVERS LE PAYS

LES ECRASEURS

Saint-Etienne, 2 avril. — A Nonettable, Mme Vve Faye, habitant le hameau de Montifaut, a été renversée sur la route par une automobile qui a continué sa route et dont le numéro n'a pu être relevé. Transportée à l'hospice, la pauvre femme y est morte après deux heures d'atroces souffrances.

IVROGNES, FAITES ATTENTION !

Saint-Etienne, 2 avril. — En complet état d'ébriété Antoine Mollet, 32 ans, manœuvre à Saint-Paul en Cornillon, croit rentrer chez lui ; mais il se trompe de porte et pénètre dans un enclos, tombe dans une citerne et se noie.

Oui, faites attention, les ivrognes. Mieux, ne vous sautez donc plus ; ainsi vous vous conduirez en hommes — sous ce rapport-là — et vous ne craindrez pas que pareil accident vous arrive.

Mais une question : avons-nous beaucoup de lecteurs qui aiment à ce point la boisson ?

VIOLENTS ORAGES EN COTE-D'OR

Dijon, 2 avril. — De violents orages se succèdent en Côte-d'Or. Une trombe d'eau et de grêlons inonda hier soir, vers treize heures, les champs et prairies vers Montlay-en-Auxois, près Semur. La route départementale fut recouverte de quinze centimètres d'eau, et plusieurs maisons riveraines eurent le rez-de-chaussée inondé. La foudre tomba sur une ligne télégraphique. Les dégâts sont importants.

CONDAMNATION D'UN « CHAUFFARD »

Montpellier, 2 avril. — Le 31 décembre dernier, M. Alfred Salsenac, âgé de 38 ans, boulanger à Assas, renversa avec son auto-

mobile, le cycliste Jacques Mouraille, 29 ans, plâtrier, qui dut être trépané.

Poursuivi pour blessures par imprudence et délit de fuite, devant le tribunal correctionnel, M. Salsenac a été condamné à quinze jours de prison, cent francs d'amende et 30.000 francs de dommages-intérêts.

Pourquoi aller si vite ? Et pourquoi fuir après l'accident au lieu de porter secours au malheureux que l'on vient de renverser ?

IL NEIGE SUR LES ARBRES EN FLEURS

Aurillac, 2 avril. — La neige tombe abondamment sur tout le département ; après une longue période de temps doux, les arbres fruitiers sont en fleurs.

La séquestration existe toujours en Espagne

Dans la France Libre, Ch. Malato nous met au courant de faits qui paraissent presque invraisemblables s'ils n'étaient certains.

Le *Héraïdo*, de Madrid, porte l'affaire devant l'opinion publique.

Voici l'histoire :

« En l'absence de la mère, partie pour l'Amérique, l'aïeule avait charge de Carmencita et de sa sœur cadette, Magdalena. Mais un jour vint où l'absente ne put envoyer la modeste pension qu'elle avait jusqu'alors servie pour l'entretien de ses deux enfants, orphelins de père.

« La vieille grand-mère, jadis étalée chapelière et très estimée de sa clientèle, mais que la maladie avait maintenant rendue inapte au travail, se trouva dans l'impossibilité de subsister avec ses deux petites filles.

« Carmencita était d'une beauté extraordinaire, et sa mère suppliait que, quelles que fussent les difficultés budgétaires, on ne la mit pas en service, mais que son aïeule la gardât auprès d'elle en lui apprenant un métier.

« Hélas ! Après avoir vendu le peu qu'elle possédait, meubles et vêtements, pour faire face à la situation, Leonor Santamaria ne vit d'autre issue que de confier l'enfant à ses petites-filles au Collège des Adoratrices — provisoirement, pensait-elle.

« Ce provisoire dura toujours.

« La mère ayant enfin pu, d'Amérique, envoyer la pension si désespérément attendue, l'aïeule, folle de joie, courut à la maison des religieuses pour reprendre la jeune Carmencita. A sa stupeur indignée, les saintes femmes refusèrent de la lui rendre.

« Et depuis, toutes les démarches de la vieille grand-mère ont été vaines, même lorsqu'elle s'est présentée pour la dixième fois au couvent-prison — cette fois accompagnée de voisins, émus par sa douleur.

« Quel que vous fussiez, vous ne l'emmenerez pas d'ici, lui ont déclaré les religieuses.

« Elles tiennent leur proie et, sous prétexte de la soustraire aux embûches du monde profane, ne veulent pas la lâcher.

« Les misérables sont fortes, sûres de l'impunité. Se faisant par leur passivité complices de ce rapt odieux, commissaires et magistrats opposent le mauvais vouloir et la force d'inertie aux suppliques désespérées de la pauvre vieille. Le juge d'instruction Antonio Pádon a refusé d'accueillir la plainte en forme déposée par dona Leonor.

« Et celle-ci, trisée, a dû s'altérer, presque mourante.

« La chose se passe en Espagne ! »

« Voici où en sont les hommes au XX^e siècle !

« Et M. Ch. Malato signale un autre cas, un cas de rapt, en France cette fois, non moins émouvant, non moins triste.

Il est certaines castes qui jouissent de toutes les impunités !

Mais cela durera-t-il toujours ?

Vous y serez tous

SAMEDI 5 AVRIL, à 20 h. 30

Salle de l'Egalitaire
rue Sambre-et-Meuse (Métro Combat)

Fête de clôture avec Bal de Nuit
au profit du « Libéraire »

avec le concours du ténor DISSARD,
du Théâtre National de l'Opéra ;
CHARLES D'AVRAY,
du Grenier de Gringoire
et des Chansonniers des Cabarets
et Concerts parisiens.

En lisant les autres...

L'Armée rouge

Dans l'*Egalité*, Gaudeaux publie une page de son volume : *Six mois en Russie bolchevique*. Il donne son opinion sur l'armée rouge. Et, au moment où les moscovitaires font des apologies enflammées du « soldat rouge », il n'est pas inutile de reproduire ces lignes d'un homme qui a visité la Russie soviétique. Il écrit :

N'étant pas un partisan du militarisme, je n'entrai pas, dans ce chapitre, dans l'éloge de l'œuvre de Trotsky, œuvre dans laquelle il fut aidé, du reste, par des spécialistes qui avaient déjà loué leurs services à l'armée rouge. Les Russes, ensuite, à Denikine ou Wrangel, et qui les mettent actuellement à la disposition, moyennant, bien entendu, les avantages équivalents à leur grade, du militarisme rouge après avoir servi le blanc.

La couleur n'a pour eux aucune importance. Ils font leur métier. Quant au militarisme, cela doit peu lui importer d'être d'une couleur ou d'une autre.

L'armée rouge actuelle est une armée comme les autres, qui possède son état-major, dans lequel on trouve présentement le général Chatchoff, qui fut, au temps où les ouvriers chassèrent les envahisseurs de la Russie révolutionnaire, le chef de l'armée de Wrangel.

A cette époque, non seulement il n'était pas communiste, mais il faisait fusiller tous ceux que ses troupes capturaient.

Aujourd'hui que Trotsky est convaincu de la nécessité d'avoir une armée puissante, ayant des cadres de métier, ayant des écoles où l'on exerce des hommes à faire la guerre (tout comme chez nous), aujourd'hui que Trotsky est partisan d'une armée dont il est le chef, aujourd'hui qu'il est devenu le gendre d'un général, aujourd'hui qu'il est partisan du militarisme rouge, le général Chatchoff commande aux fils de ceux qu'il n'a pu ni faire pendre, ni fusiller au temps où il combattait les Soviets, au temps où il était à la solde de Wrangel.

Aujourd'hui, les bolcheviks payant, le général Chatchoff fait comme avec Wrangel, son métier de général. C'est un « spécialiste ».

Dans ce chapitre, je veux surtout parler d'une revue militaire à laquelle j'ai assisté le 18 juin 1921, sur la place Rouge.

Pour cette revue, des tribunes avaient été dressées et seuls pouvaient y accéder les porteurs de cartes.

Défilé par des organisations ouvrières qui, toujours, ont mis dans leur programme l'Antimilitarisme, nous fumes quelques-uns, très peu, à nous étonner d'être invités à une semblable cérémonie. Nous ne nous fimes cependant pas trop tirer l'oreille, et le matin du 18 juin, munis de notre carte de délégué, nous nous rendîmes à cette « grandiose manifestation militaire », ainsi que le déclarait un leader des purs communistes français.

Rien ne manquait à la solennité. Nous pouvions nous croire à la revue du 14 juillet. Seul, le cadre était différent.

La scène se passait en Russie et non en France, mais le spectacle était identique et nos farouches militaristes auraient pu applaudir à ce défilé militaire.

D'abord, ce fut la revue passée par Trotsky, encadré d'un délégué du Parti communiste allemand, de Loriot, représentant le Parti communiste français, et suivi de tout son état-major.

Je ne voulais pas tout d'abord en croire mes yeux. Comment, en Russie, il y avait de semblables spectacles : des hommes au garde-à-vous pendant que le général passe la revue ! ! ! Ce dont je me souviendrai toujours, en riant, du reste, c'est d'avoir vu ce « vieux brave homme » de Loriot marchant à côté de Trotsky et s'inclinant devant chaque drapeau pendant que le « Commissaire du Peuple à l'Armée et à la Marine » saluait aussi militairement qu'un de nos actuels maréchaux. Il est vrai que tous deux sont payés pour cela.

Tout à coup, un ordre du « Grand Chef », répété par tous les officiers. Les soldats bougent. Ils se placent de manière à regarder les tribunes, desquelles une estrade les dominait et dressée.

Trotsky vient prendre place à cette estrade, et, de cette hauteur, harangue « ses soldats ».

Les photographes opèrent.

Trotsky a terminé : les photographes aussi. Il est remplacé par Vaillant-Couturier qui, se rappelant sans doute qu'il fit toute sa campagne électorale en 1919 au titre d'ancien officier d'ancien combattant de la grande guerre, vient apporter à l'Armée rouge le salut de « tous les ouvriers » français. Les photographes opèrent de nouveau et Vaillant-Couturier, ayant terminé, descend de l'estrade.

Son air satisfait indique qu'il est content de lui ; et moi, à cette minute, je pense : « Voilà un homme qui n'est pas perdu pour le militarisme ».

Les discours se poursuivent encore un bon moment, les pauvres bourgeois de soldats sont en plein soleil depuis plus d'une heure ; puis c'est le défilé de l'infanterie, de la cavalerie, de l'artillerie.

Les uniformes sont impeccables. Comme on est loin des hommes en haillons qui chassaient les Denikine et dont l'univers entier parlait.

Mais non, nous n'en sommes pas si loin ; les voici, les véritables défenseurs de la Révo-

lution russe. Les voici qui défilent. Ils sont toujours en haillons, il y en a qui sont nus pieds, d'autres sont tête nue. Ils défilent. Ce sont les ouvriers des faubourgs, des quartiers populaires, ce sont ceux qui seraient encore prêts à empêcher l'envahisseur de venir coloniser la Russie.

Mais, hélas ! ces héros obscurs, ces inconnus, ceux qui ont cueilli les lauriers dont on couvre aujourd'hui « l'Armée rouge » et son état-major, sont toujours loquaces, et tout à l'heure, ils iront faire queue pour recevoir une ration de pain noir et un demi-hareng.

Voilà un jugement que ne reproduira pas l'*Humanité*.

L'*Egalité* fait savoir qu'elle deviendra quotidienne à partir du 17 avril.

Ah ! ces élections !

La Blouse et le Paletot

Dans l'*Ere nouvelle*, M. Albert Dauzat essaie de réconcilier la blouse et le paletot

Il est perfide d'opposer le paysan à l'ouvrier ; il est criminel, il est absurde de vouloir dresser les prolétaires contre les classes moyennes, ou, comme on disait jadis, la blouse contre le paletot.

Lutte des classes ? Soit, à condition qu'on l'entende par combat de tous les opprimés contre les oppresseurs... Ici ce n'est pas dans cette dernière catégorie qu'entrent, surtout depuis la guerre, la petite bourgeoisie et les ouvriers de la pensée. Ont-ils même gardé plus d'influence sociale que les travailleurs manuels ? C'est fort douteux. En tout cas, ils ont ressenti plus durement les contre-coups du cataclysme.

Il y a certainement quelque chose de vrai dans ce raisonnement. Il ne faut pas que les ouvriers et les paysans se dressent les uns contre les autres, pas plus qu'il ne faut que les classes moyennes se laissent aller à une incompréhension méfiance de la conception des luttes de classes.

Mais on devine — sans difficulté — la pensée de M. Albert Dauzat. S'il demande l'union des classes ouvrières et des classes moyennes, c'est simplement parce que cette union, renforcée singulièrement les destinées du Bloc des Gauches.

Décidément, on ne peut lire une ligne, dans un journal, sans se heurter à la vision des élections prochaines.

Ils ne rêvent plus que de ça.

Ils sont libérés

Je signale avec satisfaction ma mise en liberté provisoire, ainsi que celle du camarade Jolivet. Je remercie le *Libéraire* de sa campagne en notre faveur. — Koch.

Nous sommes très heureux d'apporter à nos lecteurs cette bonne nouvelle.

LEURS DIVIDENDES

Précipités dans un puits de mine

Glasgow, 2 avril. — A la suite de la chute d'un ascenseur de mine, deux mineurs ont été tués et treize blessés, dont quelques-uns sérieusement.

L'échafaudage s'écroule

Paris, 2 avril. — A 13 h. 40, rue des Tournelles, à la station de la ligne de métro n° 3, la rupture d'un échafaudage de réparation de l'ascenseur a blessé quatre ouvriers : Lucien Kolbet, 25 ans, cimentier ; Jean Lédé, 45 ans, cimentier ; François Vacher, 41 ans, cimentier, et Jean Baptiste, 37 ans. Tous les quatre ont été transportés dans un état grave à Tenon.

Victime du feu

A Paris également, vers 15 heures, un commencement d'incendie s'est déclaré dans les ateliers Laitigne (fleurs artificielles), 292, rue Saint-Denis.

Une ouvrière, Mme veuve Goyer, a été sérieusement blessée.

CHEZ THÉMIS

Toujours à la XI^e

Hier comparait devant la XI^e chambre, le camarade Leroy, des transports en commun, poursuivi sur la plainte d'un jeune, auquel, dans une altercation, il aurait octroyé un coup de poing.

A l'audience, le jeune se rétracta et, malgré une belle plaidoirie de M^e Létrange, Leroy fut condamné à 15 jours de prison.

S'il n'avait pas été un militant, il aurait, sans nul doute, été acquitté.

LA SYNTHÈSE DE L'OR

par Henry POULAILLE

Faire vivre son nom, ce n'était pas encore très certain. Un autre pourrait s'accaparer des titres de renommée qu'il envisagerait comme devant lui revenir. Mais qu'un arriviste les fit siens, c'était son moindre souci. Il était d'une absence de vanité inconcevable, surtout chez un Français...

Jadis, il avait obtenu ses licences et ses doctorats ; à l'heure actuelle, il n'en était pas fait un pas pour les posséder, s'il ne les avait eus.

Car tout est inutile, affirmait-il. Il n'y a que la joie de connaître chaque jour un peu plus ce qu'on connaît mal ou ce qu'on appelle l'Inconnu.

Qu'on le considérât comme un illustre savant ou comme un inoffensif idiot, cela le laissait absolument froid.

Seule la joie de chercher comptait.

IV

M. David-Louis Beaud resta une huitaine avec son ami, et dans ce laps de temps, cinq fois il put se rendre compte de la mirifique découverte du méconnu volontaire qu'il avait eu logé, une semaine auparavant.

Il faut annoncer ta trouvaille, déclarait-il subjugué.

Et pourquoi ?

Pour que l'on sache que tu es le type le plus fort d'aujourd'hui.

Marlède rit de bon cœur.

Le plus fort !... Ce sont là des mots,

En quoi suis-je plus fort que quiconque ?

— Ça ne te dit donc rien d'être célèbre ? s'étonnait le député. Cela te laisse indifférent d'être connu de chacun, d'être salué universellement.

— Cela n'influait même pas sur ta santé. Alors, à quoi bon ?

— Je ne te comprends pas, assurait le politique. Moi qui fais des romans et paie des milliers de francs aux quotidiens pour essayer de les faire apprécier, moi qui gueule à la Chambre pour qu'on parle de moi, je ne puis concevoir un tel désintéressement. Cela confine à l'absurde. Tu es une curiosité psychologique...

— Cela peut te faire le sujet d'un livre amusant, insinua Marlède.

— Mon cher André, je puis t'avouer, je ne l'avais suivi qu'en cet espoir, car je croyais avoir affaire à un illuminé.

— Ah ! Ah !

— En vérité, tu m'éberlues. Ton attitude est bizarre, à crier à l'impossible. Cela dépasse l'entendement.

— Vous vous laissez prendre à la magie des mots, vous autres. Vous n'avez de pensées que pour les monnayier. Parce que je dédaigne l'artificialité de vos coutumes, tu me prétends incompréhensible. Mais, mon pauvre Beaud, si j'avais désiré que l'on me connaisse, j'eusse pu avec facilité supplanter beaucoup de vos « bonzes » notoires. J'ai quelque cinquante communi-

cations, destinées à la Faculté des Sciences ; je n'en ai pas encore fait connaître une.

L'étonnement du député redoublait :

— Tu as trouvé tant de choses ?

— Oui, souriait le savant, quelques secrets de la nature se sont laissés pénétrer par mon humble entendement.

— Alors... mais...

Le chimiste l'interrompit :

— Mais je ne rends compte que mon savoir est infinitésimal en face de la quantité de choses qui restent à connaître.

— Ce qui reste n'importe pas. Ce qui est découvert doit uniquement l'occuper.

— Tu parles en bon politicien que tu es — oh ! ce n'est pas un compliment ! Toute personne incapable de recherche me ferait les mêmes objections. Mais seul ce qui est inconnu tente l'homme et vaut qu'il vive.

Ce qui reste, seul, importe !

— Oui, en effet, avouait le député, un peu piqué par la réplique. Nous autres législateurs, avons une manière de voir particulière : seul ce qui est consacré nous accapare, toute politique est obligatoirement conservatrice, nous sommes d'instinct rétifs à toute idée d'évolution.

Marlède écoutait en souriant.

Le député poursuivait et, maintenant, prenait à partie son interlocuteur :

— Revenons à toi... N'es-tu pas en contradiction avec toi-même, en gardant pour toi ce qui pourrait servir cette évolution dont tu es un pionnier ?

— Des mots, des mots !... Evolution...

Pionnier... !

— Je suis d'avis qu'il faut faire lire tout cela...

— Je n'y vois aucun intérêt, du moins, veux-tu dire — sans nier qu'il y ait quelque intérêt, — je ne crois pas qu'il y ait urgence.

Sans s'expliquer davantage, le savant avait entraîné son ami dans son cabinet de travail qu'encre il ne lui avait point fait visiter.

Des piles de chemises bourrées étaient alignées dans un coin de la pièce. Des centaines de pages manuscrites étaient groupées dans des cartons.

— Ce sont des études sur la biologie et sur la chimie unitaire... Environ dix ou douze volumes.

— Ah ! s'exclama le député.

— Ça aussi, c'est pour plus tard. Ce n'est pas pressé du tout, les savants contemporains sont pressés tous des autres sonores, parce que vides... des machines à mots.

Oh ! il y a bien quelques grands types : Einstein, Claude, d'autres encore, mais la majorité... des vieilles barbes honorables... et je ne voudrais point les déranger dans leurs petites affaires...

Tout à coup, le parlementaire se rappelant qu'il était nationaliste, se mit à critiquer ce qu'il voyait d'effarant dans l'attitude de l'homme de science...

Cette façon de voir était trop simpliste, et si elle n'avait eu que ce défaut !

— Si tu n'as pas d'ambition personnelle, dit-il, cela te regarde, mais as-tu réfléchi... que tu n'aurais pas le droit de frustrer ton pays d'un apport aussi prodigieux ?

— En quoi juges-tu prodigieux cet apport ? Est-ce à toi de juger de ceci ? Tu n'y entends rien !

Un instant le député demeura coi, mais bientôt il se remit et continua :

— Je juge d'après toi, dit-il, puisque, modestement comme tu l'es, tu me découvres ces travaux. Tu me laisses le droit de conclure qu'ils ont, à tes yeux, quelque valeur.

— En effet, dix ans de patientes recherches représentent quelque chose. Cela est

L'Action et la Pensée des Travailleurs

Le Congrès d'Usines et le mouvement métallurgiste

La journée du 30 mars a été marquée tout particulièrement par les métallurgistes, puisque simultanément se sont tenus trois congrès régionaux d'usines et le Comité national des Métallurgistes. Il est donc nécessaire d'examiner attentivement le caractère de chacune de ces manifestations, pour se faire une idée exacte de la position qu'occupent les métallurgistes dans la lutte qui vient contre le Comité des Forges.

Bornons-nous ici à constater que seul le Congrès des Usines de Lyon a su maintenir ferme le prestige du syndicalisme et que la résolution adoptée par lui, implantée, par son application, le syndicat dans l'usine. Voilà un état d'esprit qui réconforte, après toutes les attaques tendant à démontrer l'impuissance du syndicalisme, et cet état d'esprit doit redonner confiance à tous ceux qui désespèrent et abandonnent la lutte.

Par contre, le Congrès des Usines de Valenciennes — et c'est normal en cette région bolchevise — est tout acquis aux mots d'ordre de la C. G. T. U. et à la dictature de la Fédération Unitaire des Métallurgistes.

Nous reviendrons sur ce point.

La deuxième session du Congrès de Paris nous a donné, dès le premier contact, l'impression qu'un sourd travail avait été accompli et que, par un tri judicieux des délégués on était parvenu à « concentrer » l'essentiel de la représentation des usines. Là encore, la cellule communiste a travaillé, ce qui, d'ailleurs, est plus facile et moins dangereux que d'œuvrer dans le sens de l'action au sein de l'usine.

L'Humanité du 31 mars nous a dotés d'un compte rendu sur lequel il v a beaucoup à dire et surtout beaucoup à ajouter. La photographie d'un artiste n'a jamais donné plus de valeur à une mauvaise pièce, ni les décors du relief au dialogue. La vérité qui se dégage du Congrès, c'est que nos révolutionnaires à tous poils (et sans poils) sont un peu embarrassés de l'agitation qu'ils ont créée et qui se manifeste un peu trop tôt.

Lors de la première session du Congrès, le 9 mars, on fit mousser quelque peu la province, qui — disait-on — était anxieusement attentive aux décisions de la métallurgie parisienne et impatiente de se dresser face au patronat métallurgiste. Pour impressionner favorablement le Congrès, on fit un Comité national fédéral qui assista aux travaux et qui, même, par la personne de Cuny, présida les deux séances de ces assises ouvrières.

Or, ce même Comité national, dans ses travaux du lendemain 10 mars après une longue discussion, adoptait deux résolutions : une pour la galerie, l'autre confidentielle pour les délégués de groupes. C'est la seconde qui, sans contredit, est la plus importante, et nos camarades des usines pourront se rendre compte de la désinvolture avec laquelle on remplace leur liberté de se déterminer à l'action derrière le mot d'ordre des chefs et l'autorité absolue de la Fédération Unitaire des Métallurgistes. Cette circulaire, tout d'abord, dément l'optimisme affecté au Congrès en ce qui touche au désir d'action de la province et constate un manque de préparation des masses. Enfin, la lecture de ce document montrera qu'on ne désire qu'une chose de la masse : l'obéissance passive.

Voici la circulaire :

Le Comité national, après avoir pris connaissance de la situation générale par l'exposé de tous les délégués de groupes, constate que la situation présente dans la métallurgie ne permet pas d'envisager un mouvement de grève immédiat ;

Considère que la bataille des salaires ne peut être éludée et fait signer la plateforme de propagande de la C. G. T. U. ;

Considère qu'une action des métallurgistes doit être envisagée dans le plus bref délai et qu'en conséquence, il est de son devoir de pousser à fond la propagande pour coordonner et galvaniser les forces ouvrières et remédier ainsi au manque de préparation constaté par divers délégués ;

Constata que les conditions influant sur l'heure et la forme de l'action engagée sont mouvantes et nécessitent une rapidité dans les décisions d'action, décide de donner plein pouvoir au Bureau fédéral et à la C. E. pour engager l'action à l'heure et selon les formes les plus propices à la réussite de cette action et d'accord avec la C. G. T. U.

La Commission d'organisation du Congrès, du moins sa majorité et son bureau, avait connaissance de cette décision et c'est en connaissance de cause qu'elle proposa la représentation de la Fédération Unitaire dans son sein, abandonnant ainsi tout pouvoir aux mains de quelques personnalités. Le C. N. C. Unitaire a décidé, lui, que la Métallurgie devait entrer seule dans la lutte, et la première.

Ainsi, voilà les directives précises qu'entendent donner la Fédération et la C.G.T.U. au mouvement des Usines de la Métallurgie. Aussi lorsqu'on écrit dans la résolution adoptée sur les Conseils d'usines que « les organisations centrales œuvreront d'accord avec les Conseils d'usines et les décisions prises dans leur congrès », on trompe les camarades de bonne foi et la résolution confidentielle de la Fédération le prouve surabondamment.

Mais l'action qu'on envisage est-elle bien entreprise pour servir spécifiquement les intérêts de la classe ouvrière ou plutôt ceux d'un parti politique ? J'ai démontré à la tribune du Congrès quels intérêts étaient en jeu et les cris qui se sont élevés ont prouvé que j'avais mis le doigt sur la plaie. Et c'est surtout — ce dont l'Humanité ne parle pas — quand j'ai proposé au Congrès de renvoyer toute action de grève après les élections, que les masques sont tombés. Les délégués auront pu se rendre compte que ce qu'on cherche par-dessus tout, c'est de s'assurer de bonnes élections.

Aussi, plus que jamais, c'est à l'action sur le terrain même du travail, à pied d'œuvre, qu'il appartient aux travailleurs de lutter. L'action directe ne peut guère, dans l'état actuel des choses, s'appliquer ailleurs.

J'ai déclaré, contrairement à ce qu'at-

firme l'Humanité (toujours elle), que nous n'avions pas l'intention, ni la prétention de réaliser la prise des usines définitive, ce qui s'appellerait en bon français faire la révolution, alors que nous jugeons que la grève générale corporative ne trouverait pas une classe ouvrière prête à agir, mais que les conséquences d'une action à l'intérieur de l'usine, devrait-elle ne durer que vingt-quatre heures, aurait plus de valeur et plus de résultat pour le proche avenir que quinze jours de lutte extérieure après laquelle nous rentrerions dans les usines sans avoir aucune satisfaction.

Le rédacteur de la feuille orthodoxe n'était pas si loin de la tribune qu'il n'ait entendu mes déclarations. Pourquoi dit-il juste le contraire ?

En fin de Congrès nous avons pu marquer une reculade caractéristique des organisateurs du Congrès (les animateurs, qu'ils disent), d'abord sur un point assez grave, puisqu'il place le Congrès dans une situation ridicule. En effet, une lettre fut envoyée à M. Richemond, président de la Chambre syndicale patronale, lui demandant une entrevue et à cette lettre il n'y eut pas de réponse et même le rapporteur émit l'idée qu'il n'y avait pas de réponse. Cependant il ne fut plus question de cette lettre, pas plus que si elle n'avait pas été envoyée et aucune décision ne fut prise, ni préconisée par ses auteurs.

Ensuite, lorsque nous demandâmes que les délégués prennent la responsabilité de leur vote devant leur maison respective et devant le Congrès, on refusa de souscrire à cette honnête proposition. Peut-être a-t-on craint de montrer notre faiblesse, mais dans ce cas pourquoi faire tant de bruit ? La classe ouvrière doit se méfier des bateleurs, ce n'est pas la parade qui prouve la beauté du spectacle à l'intérieur, et la déception pourrait être fort grande et fort dangereuse au moment où se déciderait l'action.

Nous ne sommes pas prêts pour un mouvement de masse. Préparons-nous, certes, mais en dehors de toute préoccupation de parti et réalisons avant tout l'unité syndicale qui seule permettra d'engager une action avec chance de succès et seulement profitable à la masse des travailleurs.

L. CHEVALIER.

Le 1^{er} Congrès des fabriques de l'Ameublement parisien

Réunions de ce soir jeudi :

— Maison Fubois, rue Villot, à la Courneuve, pour tout le personnel, à 18 h. 15, salle Courbet, 20 rue Jules Ferry, à la Courneuve, Orateur : Rossignol.

— Maison Gouverneur, 68, rue Saint-Sabin, à 18 heures, salle Ouvry, 56, rue Amelot, Orateur : Favre.

— Maisons Kosme, Voisin, Azembaile, rue Lesseps, à 18 heures, salle Picot, 60, rue de Bagnole, Orateurs : Lenoir et Marly.

— Maisons Magnani et Ferrari, 34, rue de Reuilly, à 19 heures, salle du café, 79, boulevard Diderot, Orateur : Ferron.

— Maison Fournier, 21, faubourg Saint-Antoine, à 18 heures, salle Dupont, 21 faubourg Saint-Antoine, Orateur : Cloarec.

— Maison Siegel, 13, rue de la Chine, à 18 h. 30, salle Montagne, 95, avenue Gambetta, Orateur : Demouilliers.

— Maison Speich, 232, faubourg Saint-Antoine, à 18 h. 15, salle Bonnot, 287, faubourg Saint-Antoine, Orateur : De Groote.

Le Congrès est fixé à dimanche 6 avril, à 9 heures, salle de la Bellevilloise, 23, rue Boyer. Prière aux délégués de remplir leurs mandats et de venir les échanger, 2, rue Saint-Bernard contre leur carte de délégué, de 5 à 8 heures du soir et au plus tard, dimanche, à l'entrée de la salle.

Dans les Coopératives du Bâtiment

Les revendications de la 13^e région fédérale font peur aux patrons même quand ces patrons travaillent pour des organisations ouvrières ou qui se qualifient telles. C'est ainsi que des camarades balladeurs du Syndicat unique du bâtiment ont été distribués des tracts en vue du meeting de cet après-midi sur les chantiers du Magasin de Gros, boulevard Richard, Wallace et de la Revendication, rue Mars et Roty, les deux à Puteaux. A l'appel d'un chef de chantier, ancien syndiqué, les flics ont appréhendé nos camarades avec l'aide d'un escadron de gadouilleurs en faux-col.

Les compagnons sur ces chantiers sont payés 3 fr. 75, quand partout, ils ont au moins 4 francs et les aides de 2 à 2 fr. 75.

Les coopérateurs savent-ils de quelle façon on exploite avec leurs sous des cuivriers et on paye des auxiliaires à la police ? Les copains furent relâchés après un peu de poste de police et n'en continuèrent que mieux leur distribution, la parole est aux coopérateurs sus-indiqués pour savoir si elles laisseront continuer l'affaire.

Le Bureau du S.U.B.

Alerte à Asnières !

Un ouvrier, père de trois enfants, fut congédié du gaz de Paris par un nommé Gérard il y a deux mois, parce qu'il lisait un journal révolutionnaire.

Le chômage est dur pour lui, et il perd ensuite la mère de sa femme.

Après avoir erré pendant de longues semaines de porte en porte d'usine, il trouve du travail à 2 francs de l'heure. Comme il ne fait que 8 heures et qu'il ne paie pas à boire aux contremaîtres, il a le plus mauvais travail et le moins payé.

C'est le moment choisi par l'huissier pour venir réclamer au pauvre logis le paiement des contributions. L'homme de loi en voulait la moitié pour le 1^{er} avril et le reste dans le mois en cours.

Et voilà le terme qui approche ? Les camarades d'Asnières et des environs se doivent de faire le nécessaire pour défendre cette famille victime de la société contre les vautours qui rôdent autour d'elle.

A tantôt, les gars !

La misère continue. La garce de misère ! elle s'amplifie, elle s'étend comme une vilaine bête repe, prête à claquer, ou plutôt à nous étouffer : vilaine bête qui a été fécondée par le fumier puant d'un régime aussi sale qu'elle-même.

Elle se manifeste sous les formes du lachéronnat, des longues journées, des bas salaires, etc... et s'introduit dans nos foyers.

Nous ne sommes pas des guerriers, mais tout de même, notre devoir est de fourbir nos armes, ou plutôt notre arme (le syndicat). Délassons-nous de la rouille qui nous ronge : la politique, voir S. F. I. C., alias C. G. T. U.

En masse, ou mieux en totalité, prenons nos dispositions d'offensive en assistant aux grands meetings de ce jour, organisés par la région fédérale.

A la répugnante misère systématiquement organisée par un patronat aussi dégoûtant, répondons par le bloc sain et conscient des révoltés.

Camarades, le vide dans les chantiers, par tous les moyens, pour répondre tous présents cet après-midi.

COURTOIS.
du Chauffage autonome.

Un numero unico di primo maggio

I compagni italiani, i gruppi sono avvisati che per il primo maggio prossimo l'Unione Sindacale Italiana pubblicherà un interessante numero unico straordinario sugli avvenimenti d'Italia.

Indirizzo: richiese subito a Milano, via Achille Mauri, 8 (Italia.)

Les brutalités policières contre les Terrassiers

Nos camarades délégués, Massin et Nédélec, ayant été demandés par les ouvriers du chantier Briard, au champ de course de Vincennes, pour une réclamation, se sont rendus sur les lieux.

A peine arrivés sur le chantier, ils ont été reçus par une nuée de flicaille, avec le commissaire de police en tête.

Nos camarades ont été frappés par ces brutes, puis amenés au commissariat.

Pour le moment, nous ne savons pas encore ce qu'ils sont devenus. En tous cas, malgré les brutalités de la police, de connivence avec le patronat, nous sommes décidés au syndical des terrassiers, à continuer notre action.

Malgré les violences policières, rien ne nous arrêtera pour faire respecter le droit syndical et la liberté de propagande qui, pour nous, n'est pas un vain mot.

Le Syndicat des Terrassiers.

LES HORLOGES UNITAIRES font des mouvements sporadiques

Avec le changement d'heure, une véritable perturbation s'est produite dans les ateliers de la Grange-aux-Belles.

L'heure d'été devait s'appliquer le dimanche 30 mars, mais comme c'était repos hebdomadaire, aucun permanent ne se présentait. Les multiples horloges des différents ateliers confédérés continuèrent à marquer le temps d'une façon synchrone, comme une paisible tribu de Beni-Ou-Oui.

Mais le lundi, changement de décor. Le citoyen Berrard-Barrès, qui est l'exactitude même, se présenta à 9 heures justes, ancienne heure, ce qui faisait une heure de retard avec la nouvelle mode.

A la Fédération du bâtiment, fédération d'avant-garde et toujours en avance, deux secrétaires, sans se consulter, avaient avancé la pendule chacun d'une heure, ce qui faisait deux heures d'avance sur la C.G.T.U.

La Fédération postale, qui procède toujours avec prudence et par paliers, marquait 10 h. 30, soit une demi-heure de moins que le bâtiment et une heure et demie de plus que la C.G.T.U.

La Fédération des cheminots, par une erreur d'aiguillage imputable à la déformation professionnelle, avait tourné les aiguilles à l'envers et marquait 8 heures.

L'Union des Syndicats, seule, avait la notion exacte du temps. Comme toujours, les trois fonctionnaires avaient agi irrévolutionnairement. Le « Journal Officiel » en mains, jurant fidélité à l'I.S.R., à l'I.C., aux 21 conditions et à tout le saint-frusquin, les trois moscouitaires avaient avancé leur horloge d'une heure, se conformant respectueusement à la loi bourgeoise de M. Honorat.

Survint le Moujik, sa pipe et sa canne. Ils firent tous les trois, comme à l'habitude, le tour des ateliers. Ils furent estomacés de voir qu'il était déjà 11 heures au bâtiment, alors que les autres ateliers annonçaient des heures variables et moins avancées.

L'alarme fut donnée. Tout le monde sauta sur le pont et il fut convenu, à l'unanimité, plus une voix (celle d'un membre de la commission syndicale du P.C.), de déléguer le Moujik chez le citoyen Bire, lequel possède une horloge pneumatique, et cela afin de prendre l'heure exacte.

Comme il était 11 heures au bâtiment, le Moujik, qui a des us et coutumes, commença par prendre l'apéritif.

A l'heure où nous mettons sous presse il n'est pas encore revenu, et nous ne savons au juste ce qui s'est passé à l'estaminet de l'impasse Chausson.

Ce qui est certain, c'est que, sans tenir compte des « mots d'ordre » du dernier C.C.N. et comme pour faire la nique au citoyen « Yellow » les multiples horloges des différents ateliers confédérés marquent toujours l'heure de façon sporadique, et les balanciers s'agitent tranquillement comme des mouvements partiels, sans aucune liaison, sans aucune coordination.

En présence de ces tristes choses, la Fédération du Bijou nous fait savoir qu'elle tient à décharger complètement ses responsabilités.

La situation ne peut durer plus longtemps.

Les employés et pensionnaires ne savent plus à quel cadran se fier. La Commission syndicale centrale du P. C. a été avisée, et les « cellules d'usine » vont être immédiatement mobilisées pour envisager la création d'horloges rouges qui seront directement animées par Moscou et qui marcheront au pas cadencé, comme l'armée rouge, sous l'œil sévère du Premier « Red » de France.

Ca leur apprendra, aux pendules, de vouloir faire des gestes d'autonomie !

Jean BREGOTIN.

La répression à Albi

Les pourvoyeurs de prison ne se font pas faute d'insulter leurs victimes. Souvent, malgré les grossièretés d'un procureur, on peut se demander de quel côté se trouvent les laches.

A la séance du tribunal correctionnel du 29 mars où comparurent nos camarades Astruc et Rivière, sous l'inculpation d'entraves à la liberté du travail, le procureur Pujol, dans son réquisitoire contre Rivière parla de lâcheté et de la peur des responsabilités de ce militant devant le tribunal. Rivière, à la réunion du Gymnase du 30 mars, remit les choses au point.

Nous disons que les laches ne se trouvent pas dans le syndicalisme en lutte contre le patronat, contre la bourgeoisie et contre les pouvoirs publics. Ils se trouvent parmi les procureurs dans le genre de celui-ci, qui insultent des militants enchaînés, entourés de tous les valets et suppôts du patronat, gardiens du coffre-fort.

L. CHAPELAIN.

Les Charpentiers en fer

L'assemblée générale aura lieu dimanche prochain 6 avril, à 9 heures du matin, avenue Malthurin-Moreau.

A l'ordre du jour figurent des questions importantes comme les revendications immédiates de la corporation.

Les délégués et militants se feront un devoir de faire la propagande nécessaire sur les chantiers afin qu'il y ait du monde à la réunion, et cela pour que les décisions soient prises par l'ensemble des corporants et appliquées ensuite par eux en toute connaissance de cause.

J.-B. VALLET.

Communiqués Syndicaux

Terrassiers. — Aujourd'hui, à 14 heures, tous les camarades terrassiers devront assister en masse aux meetings organisés par la 13^e Région.

Il faut qu'en ce jour de revendication et de protestation, tous les regards soient fixés sur les chantiers, y compris ceux de la T.C.R.P.

Ce soir, conseil à 17 h. 30, salle des Commissions, 4^e étage, Bourse du Travail.

Syndicat des Machinistes et Accessoires de Paris. — Conseil syndical, ce soir, à 18 heures, bureau 30, 3^e étage, Bourse du Travail. Présence indispensable.

Fumistes en bâtiment. — Les camarades sont avertis que le rendez-vous pour assister aux différents meetings de la région est rue de la Grange-aux-Belles.

Pour le droit à la vie, pour répondre à l'arrogance du patronat, camarades tous présents aujourd'hui, à 14 heures.

Bâtiment confédéré. — Tous les camarades adhérents aux syndicats faisant partie du Comité régional sont invités à se rendre aux meetings d'aujourd'hui, à 15 heures, 33, rue de la Grange-aux-Belles et salle Ferrer, Bourse du Travail.

Sclérose de Pierre tendre. — Tous les corporants se doivent d'assister aux meetings organisés par notre 13^e Région, cet après-midi, à 15 heures, Bourse du Travail, rue de la Grange-aux-Belles et avenue Malthurin-Moreau.

Pour la défense des huit heures, pour des salaires permettant de vivre, pour notre dignité, tous présents.

Travailleurs de la Pierre. — La 13^e Région appelle les ouvriers du Bâtiment à venir protester contre l'intransigence patronale, les camarades se feront un devoir de désertier les chantiers aujourd'hui jeudi, pour venir se joindre aux mécontents et, avec eux, arracher une augmentation de salaire à leurs exploités. Tous aux meetings.

Carriers à grès. — Les camarades de la Section de Paris (piqueurs de grès) sont priés d'assister au meeting de la 13^e Région du Bâtiment, cet après-midi, à 15 heures.

C.I. du 15^e. — Ce soir, au siège, à 20 h. 30, réunion de la C.E. et du C.I. L'organisation des secteurs. Présence indispensable de tous les membres.

DANS LE S.U.B.

Tous les travailleurs du Bâtiment participeront, cet après-midi, à la démonstration de force organisée par la 13^e Région.

Tous quitteront les chantiers à 14 heures pour être aux meetings à 15 heures. Les camarades des postes du soir doivent assister à ces meetings pour ne prendre leur travail qu'à 18 heures.

C'est tout l'avenir de nos revendications qui est en jeu, c'est la sauvegarde de nos droits syndicaux, aussi tous répondrez-vous : « Présent ! »

Appel aux carrossiers

Depuis quinze jours, nos camarades métallurgistes de Saint-Etienne mènent une lutte ardue contre leur patronat rapace. Déjà certains ouvriers ont fait l'effort nécessaire de solidarité pour les soutenir ; il est du devoir des camarades de la Voiture-Aviation de contribuer à cet effort. Des listes de souscriptions sont au siège du Syndicat à votre disposition. Que tous s'inspirent de cet appel et fassent le plus vite possible leur devoir en apportant leur obole.

Leur victoire sera la vôtre !

LENARD, secrétaire.

Travail exécuté par des ouvriers syndiqués

Le gérant : Baptiste FRAYSSE

Imprimerie spéciale du Libérateur
10-12, rue Paul-Lelong, Paris

La Vie de l'Union Anarchiste

Paris et Banlieue

Groupes anarchistes universitaires et des 5^e et 6^e. — Ce soir, à 20 h. 30, 6, rue Lanneau (métro Saint-Michel), causeries de deux camarades sur « les Femmes et la Guerre » et « les Anarchistes au lendemain d'une révolution ».

Appel est fait à tous les camarades et sympathisants.

Groupes du 11^e. — Ce soir, à 20 h. 36, 195, boulevard Voltaire, au « Rendez-Vous des Comers », salle du premier étage (métro Nation), causerie par Léon Louis.

Etat financier du Groupe et mise en pratique des décisions prises.

Groupes du 20^e. — A la veille de la foire électorale où les politiciens vont faire de belles promesses à leurs électeurs pour acheter les consciences, les anarchistes, fidèles à leur idéal, vont démasquer tous les ennemis des travailleurs. Ils organisent pour cela une grande campagne antiparlementaire.

Ce soir, 28, boulevard de Belleville, causerie entre copains sur la campagne à mener ; mise au point de la conférence.

Groupes du Perreux-Maltonnée. — Réunion, ce soir, à 20 h. 30, 1, boulevard Gallieni, café des Sports.

Présence indispensable.

Groupes d'Etudes sociales de Bezons. — Le Groupe invite ses adhérents et sympathisants à assister à la réunion de ce soir.

Causerie par un camarade sur « Abstinence ou Modération de l'alcool ».

Groupes de La Garenne. — Réunion ce soir, à 20 h. 30, maison du Peuple, 40, rue de la Pointe.

Tous les copains et sympathisants doivent y être pour décisions graves.

Le camarade Lacharme est prié d'être présent.

Bureaux antiparlementaire du 3^e Secteur. — Réunion des candidats ce soir jeudi, à 20 h. 30, 6, rue Lanneau. Présence indispensable.

AUX "CANDIDATS" du 1^{er} secteur de la Seine

Les camarades des groupes suivants : 7^e, 8^e, 9^e, 10^e, 16^e, 17^e, 18^e et 19^e qui ont accepté de figurer comme candidats pour la forme sont invités à se réunir, le vendredi 4 avril, à 20 h. 45, à la « Famille Nouvelle », 68, avenue de Saint-Ouen, pour dresser la liste définitive et prendre toutes mesures utiles.

Province

Fédération anarchiste du Nord et du Pas-de-Calais. — Réunion extraordinaire du C.I. de la Fédération, jeudi soir, à 19 heures précises, chez Meurant, 1, rue d'Arcole, Croix.

Ordre du jour très important.

Tous les copains disponibles pour dimanche pour crier le « Combat », à Lille, devront être présents, à 15 heures, salle Mont-Péle, près de la gare.

Le Groupe de Lille demande affiches et tracts. Veuillez en faire l'envoi à Périer, rue d'Elne, à Wasquehal (Nord).

Groupes anarchistes de Montluçon. — Demain, à 20 h. 30, au local habituel, réunion générale du Groupe.

La présence de tous est indispensable. Que chaque copain fasse son devoir pour assurer notre vitalité. L'ordre du jour comporte la Propagande antiparlementaire.

Causerie par Robert sur l'Anarchie.

Tous les sympathisants sont cordialement invités.

Groupes libertaires de Béziers. — Nous rappelons aux lecteurs du journal que le groupe se réunit tous les vendredis, à 20 h. 30, et le dimanche matin, à 9 heures, café Victor, place des Alliés.

Communications diverses

« LA FEUILLE »

Journal Libéraire Idiotie

Le numéro de mars est paru.

Sommaire du numéro 2 : Israël et l'Alcool, par Piquet, du « Franc-Pareur » ; « Ce que sont les Quakers, par Roméas ; Le Tombeau sous l'Arc de Triomphe, par Peyronnet ; L'Education actuelle de la Femme, Tolstol ; Pensées ; Emancipant Stelo, texte ido et français ; Parmi les Pensées éclo, de Zisly ; Critique des livres reçus ; Communications ; etc. etc.

L'abonnement : 2 francs par an, adressés à Jules Vignes, à Saint-Gens-Laval (Rhône) ; compte de chèques 140.72, Lyon.

Fêtes du Peuple. — A 21 h. 30, annexe de la maison des Syndicats, 8, avenue Malthurin-Moreau, chorale enfantine.

Club du Faubourg. — Ce soir jeudi, à 20 h. 30 précises, théâtre de la Fourmi, 10, boulevard Barbès, premier débat sur « les Bagnes militaires », avec les révélations de Georges Cochon sur : « Ce que j'ai vu dans l'enfer africain ; le Camp de la Terreur ; le Convoi de la Mort ; le Sadiisme criminel des chouchous ; le Martyre des soldats. » La parole sera donnée aux anciens bagnards militaires : Maurice Gilles, Laurent, Bondier, etc. André Marty et Roussel sont convoqués.

Au cours du deuxième débat, M. Albert Londres, qui sera présent ce soir, exposera : « Ce que je viens de voir dans les bagnes militaires ».

20^e Section des Libérés. — Ce soir, à 20 h. 30, grande réunion de propagande au siège, 8, rue de Bagnole ; samedi 5 courant, même adresse, soirée chantante suivie d'une brillante tombola.

Tous les dimanches, permanence, de 10 heures à midi, au siège et 37, rue Julien-Lacroix.

PETITE CORRESPONDANCE

Louiseau est prié d'envoyer avant samedi le faux-col et la cravate à Bicot.

Morinière demande si un camarade peut lui prêter ou lui céder « Individualité et Erreur individualiste » de Félix Le Dantec. Répondre par la Correspondance du journal.

Groupes théâtral. — Adhésions et répétition ce soir, à 20 h. 30, brasserie de la Mairie, 61, rue du Faubourg-Saint-Martin.

Germaine Berton se met à la disposition des groupes de province tous les dimanches, à dater du 20 avril. Adresser la correspondance à la rédaction du « Libérateur », 123, rue Montmartre.

Pour la campagne et les gosses de Faux

Guilloré et sa compagne, 5 fr. ; Corteau, 2 fr. ; Blanchet, 2 fr. ; Un Sombre Héros, 2 fr. ; Un Couvreur, 5 fr. ; Guillemin du Havre, 51 fr. 15 ; Chailaud, Marseille, 1 fr. ; Groupe libertaire de Nîmes, 33 fr. 50.